



APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

bpost
PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

n° 451 novembre 2022

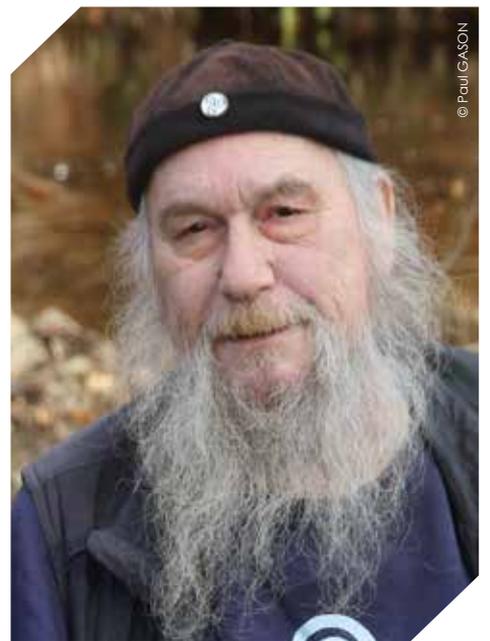


© Truc & Cie ASBL



© Manuela CADELLI

Manuela Cadelli,
*une juge inquiète pour
l'État de droit*



© Paul GASON

Philippe Gason,
*aime partager son
amour de la nature*

Xavier Sourdeau,
un magicien qui apporte du
merveilleux



Édito

TRANCHÉ COMME UN PAIN...

Et vous ? Que ferez-vous le 20 novembre prochain ? Serez-vous devant votre écran, en fidèle supporter de la grande messe du football, alors que s'ouvrira la Coupe du Monde au Qatar, qui durera un mois ? Ou serez-vous plutôt "boycott" pour exprimer votre point de vue face au pouvoir de l'argent et à la démesure de ces stades climatisés ?

Et vous ? Êtes-vous plutôt en faveur du plan Good Move à Bruxelles, qui est censé réduire le flot de voitures ? Ou pensez-vous que c'est encore pire qu'avant ?

Estimez-vous qu'il faille déboulonner certaines œuvres d'art qui statufient des personnages historiques parce qu'ils sont liés à des pages peu glorieuses du colonialisme ? Ou, au contraire, faut-il faire parler l'histoire et contextualiser leurs idées dans leur époque ?

Et les nouveaux rythmes scolaires ? Et le jet de soupe aux tomates sur une œuvre de Van Gogh ? Et l'arrêt des centrales nucléaires ? Et...

Pour ou contre ? Favorable ou pas ? Noir ou blanc ? Les réseaux sociaux invitent constamment à se positionner, à devoir parfois esquiver les invectives et les injures. À devoir prendre parti et à devoir choisir un camp ! Honte aux "mous" qui ne s'y retrouvent pas dans ces choix binaires. Car un avis, cela doit être bien tranché, comme un pain. En quelques lignes, un avis peut être balancé, contesté, lapidé, ... L'argumentation laisse souvent place à l'incantation ou à la provocation.

Sans dénier la gravité ou l'importance des enjeux parfois mis en évidence, nombreux sont ceux qui ressentent un malaise dans ce jeu binaire, qui peut parfois tourner à l'affrontement violent. Les clics et claques pleuvent. Certes, le débat démocratique ne se résume pas à ces joutes numériques. Certes, les clivages et les divergences ont

toujours existé. Gages de pluralisme et de diversité, ils peuvent toutefois constituer de possibles points de fractures dans une société. Ce qui est nouveau, ce sont sans doute les formes de langage que ces réseaux sociaux induisent et la rapidité de la dissémination des messages. Et lorsque les *followers* et les *likers* accélèrent et amplifient le mouvement, il est utile de rappeler que ce qui est répétitif n'est pas nécessairement représentatif.

Un autre glissement amplifié est sans aucun doute que ce qui prime aujourd'hui n'est pas l'idée, mais le message. Ainsi, on ne juge pas le message en lui-même, mais d'abord son émetteur. Ainsi une idée, fût-elle intéressante sera rejetée au nom du mépris de celui qui la formule...

Dans ce brouhaha incessant, il n'est pas facile de faire le tri des informations.

Dans ce numéro de *L'appel*, les réflexions de Serge Tisseron ou de Daniel Cohen invitent à discerner et analyser ces évolutions. Le premier tisse un fil cohérent entre déni, vérité alternative et complotisme. Il montre comment l'entre-soi et l'individualisme sont des obstacles à l'acceptation de l'altérité, et donc du débat. De son côté, Cohen met en avant le risque de déliaison sociale, alors que le rêve numérique imaginait une société de l'horizontalité, sans verticalité ni corps intermédiaires. Ici aussi, le rêve doit être nuancé : dans son baromètre de l'inclusion numérique, la Fondation Roi Baudouin estime qu'en Belgique, un citoyen sur deux est en situation de vulnérabilité numérique. Notamment avec l'accroissement des services en ligne où les personnes à faible revenu ou à faible niveau de diplôme sont davantage exclues.

Tiens, encore une question à trancher : la possibilité offerte à chacun de gazouiller, de poster ou transférer des messages sur les réseaux sociaux ne peut-elle pas aussi être une formidable occasion de renforcer la liberté d'expression et de consolider notre démocratie ?

Bon, je vous laisse trancher. Je n'ose pas me prononcer !

Stephan GRAWEZ,
Rédacteur en chef adjoint.

Sommaire

a Actuel

Édito

Tranché comme un pain... 2

À la une

Violences conjugales : femmes en danger 4

Croquer

La griffe de Cécile Bertrand 7

Signe

La fabrique des saints 8

Philippe Gason, naturaliste et homme de partage 10



Mieux reconnues, elles ne diminuent pourtant pas.

v Vécu

Vivre

Une école des rites, pour quoi faire ? 12

Penser

Les saints de la porte d'à côté 14

Voir

Sous le vol des migrateurs 15

Rencontrer

Manuela Cadelli : « Je reste habitée par une indignation » 18



Des balades nature organisées par Natagora.

s Spirituel

Parole

« Je fais Toussaint tous les jours » 21

Nourrir

Lectures spirituelles 22

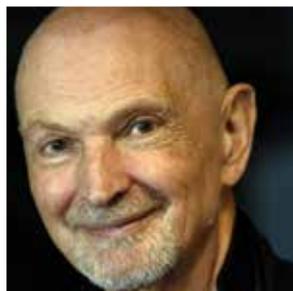
Croire ou ne pas croire

Le pouvoir des rêves 23

Éloge de la transgression 24

Corps et âmes

Un aveuglement nommé déni 26



Nier la réalité pour préserver son confort.

c Culturel

Découvrir

Xavier Sourdeau : « Je suis un magicien de l'âme » 28

Médi@s

L'homo numericus, fils de Dylan et Thatcher 30

Toile

L'amitié à fleur de peau 32

Accroche

Les cubes envahissent le musée 34

Pages

Le scénario d'une vie rêvée 36

Petits à lire 37

Notebook & Courier 38



Révolution informatique : la grande désillusion.



L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Magazine mensuel indépendant

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Dominique COSTERMANS, José GERARD, Gérard HAYOIS, Michel LEGROS, Thierry MARCHANDISE, Christian MERVEILLE, Gabriel RINGLET, Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Gabriel RINGLET.

Ont collaboré à ce numéro
Laurence FLACHON, Armand VELLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Présidente du Conseil : Florence VANDERSTICHELEN

Chargé de production
Bernard HOEDT

Secrétariat – Promotion
Abonnement – Comptabilité
Isabelle GASPARD, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 35 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Isabelle GASPARD
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
✉ secretariat@magazine-appel.be



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Les violences conjugales sont très largement le fait des hommes à l'encontre de leur partenaire féminine. Si elles sont mieux reconnues aujourd'hui, elles ne sont pas pour autant en diminution. D'autant plus avec l'apparition des cyberviolences qui prennent des formes multiples et insidieuses.

Un véritable problème de société

VIOLENCES CONJUGALES : FEMMES EN DANGER

José GÉRARD

Les Nations unies ont choisi le 25 novembre comme *Journée internationale pour l'élimination de la violence faite aux femmes*. Selon l'organisation, une femme sur trois subit de mauvais traitements au cours de son existence. Et il faut malheureusement constater que ces chiffres augmentent en période de crise. Un récent rapport d'ONU Femmes, basé sur des données provenant de treize pays depuis l'apparition de la pandémie, montre que deux femmes sur trois ont déclaré qu'elles-mêmes, ou une femme de leur connaissance, avaient enduré une forme de violence. Mais seulement une sur dix a indiqué que les victimes s'adresseraient à la police pour obtenir de l'aide. Il reste donc beaucoup à faire.

VIOLENCES DIVERSES

Les violences subies par les femmes peuvent prendre des formes très diverses. Chez Julie, elle était psychologique : « *C'est très insidieux, je compare ça à une perfusion de poison administré au quotidien. Au départ, c'est juste de l'humour glacial. Puis des réflexions assassines, des SMS jour et nuit et la sensation d'être en permanence jugée et épiée.* » Daphné recevait des coups : « *Dissimuler les bleus et les bosses était devenu une préoccupation régulière. Quand cacher n'était plus possible, il fallait mentir : pour un hématome, je disais que j'avais pris une porte, pour un bras cassé, c'était un tas de bûches qui s'était écroulé. Quand je ne pouvais pas sortir, c'était une gastro.* » La violence peut aussi prendre la forme d'une emprise sur l'autre, comme en témoigne Sabrina : « *Je sortais d'un divorce lorsque je l'ai rencontré. Après un mois de relation, il s'est installé chez moi, je n'ai pas trop*

« Dissimuler les bleus et les bosses était devenu une préoccupation régulière. Quand cacher n'était plus possible, il fallait mentir. »

osé dire non. J'ai deux enfants de trois et sept ans : il a commencé à leur interdire de manger sucré après 16h, à me dire que je leur faisais trop de câlins, que j'allais les rendre gags. Je n'ai rien dit. Il laissait entendre que j'étais une mauvaise mère et je pensais qu'il avait raison. J'étais brune, il m'a demandé de devenir blonde, ce que j'ai fait. Il m'a aussi demandé de maigrir sinon il me quittait. Il surveillait tout ce que je mangeais : j'ai perdu quatorze kilos. »

Ces histoires pourraient se multiplier. Elles comportent souvent des réalités communes. Une emprise sur le conjoint qui s'installe sur base d'une fascination amoureuse. Un isolement progressif du partenaire vis-à-vis de sa famille et de ses amis, sous des prétextes divers. Une dépendance matérielle, puis une dévalorisation de la personne, un travail de sape de l'estime de soi. Viennent ensuite les agressions verbales et les coups, de plus en plus forts. Souvent, après un accès de vio-

lence, l'auteur des faits s'excuse et se montre très attentionné. Une sorte de nouvelle lune de miel s'installe... jusqu'à la crise suivante.

MULTIPLES CYBERVIOLENCES

Un nouveau type de violences est apparu assez récemment : les cyberviolences. Elles sont définies par le Collectif contre les violences familiales et l'exclusion (CVFE) comme « *le contrôle, le harcèlement, la surveillance et la maltraitance d'une personne par son ou sa partenaire par le biais des nouvelles technologies et des médias sociaux* ». Elles permettent aux conjoints, ou aux ex, d'exercer, voire d'élargir leur contrôle et leur domination sur leurs proies, sans parfois que celles-ci ne s'en rendent compte. Et le phénomène se répand à mesure que se développent les technologies numériques.

Dans une "recherche-action" menée en 2018 par le centre français de ressources pour l'égalité femmes-hommes, Hubertine Auclert identifie cinq types de cyberviolences conjugales. Le cybercontrôle consiste dans la multiplication des SMS, l'exigence que la partenaire soit joignable en permanence, etc. Le cyberharcèlement peut prendre la forme d'appels incessants et envahissants, d'injures, de menaces de mort... La cyber-surveillance permet un contrôle continu des déplacements et agissements, par exemple via un logiciel espion ou grâce au GPS. Les cyberviolences sexuelles peuvent s'exercer par la diffusion ou la menace de diffusion d'images. Quant aux cyberviolences économiques et administratives, elles consistent à pirater les comptes bancaires de la partenaire, voire à bloquer ou perturber certaines démarches administratives, comme des demandes d'allocations sociales.

TRAITEMENT MÉDIATIQUE

Les personnes qui subissent ces violences ne s'en rendent pas toujours compte. Si certaines femmes consentent librement à montrer le contenu de leur messagerie comme une preuve d'amour, d'autres sont suivies et épiées dans tous leurs mouvements, sans même s'en douter. Cela implique que des victimes qui se décident à quitter leur compagnon violent peuvent être retrouvées facilement par celui-ci. La journaliste française Marine Périn, créatrice de la chaîne YouTube *Marinette – Femmes et féminisme* et porte-parole de *Prenons la Une*, un collectif de journalistes féministes, a consacré son documentaire *Traquées* aux cyberviolences conjugales. Elle constate que, si les violences "classiques" aboutissent rarement à des condamnations, c'est encore pire pour celles-là, souvent minimisées par la police.

Dans une analyse récente, le CVFE attire aussi l'attention sur l'importance du traitement médiatique de ce type de violences. Le collectif salue tout d'abord l'adoption, en juin 2021, par le *Conseil de déontologie journalistique* (CDJ), soit l'organe de régulation des médias en Belgique francophone et

L'utilisation fréquente des termes « drame familial » ou « crime passionnel » laisse penser que l'homme a été emporté par une force qui le dépasse.

germanophone, de la recommandation « violences de genre ». Cet outil de référence destiné aux journalistes, aux rédactions et aux médias rassemble les règles déontologiques en la matière. Mais le CVFE prend ensuite un exemple concret d'un article publié dans un quotidien suite au démantèlement d'un réseau de prostitution de mineures en Belgique. Le papier relaie la dépêche de l'agence Belga en l'illustrant d'une photo montrant le haut de la cuisse d'une jeune femme en porte-jarretelles et lingerie fine, quelques billets de banque glissés dans l'élastique de son bas. Cela donne évidemment une image glamour de la prostitution forcée de ces mineures, tout en laissant supposer qu'elles se sont laissées appâter par la perspective d'un argent facile.

CRIME PASSIONNEL ?

L'association Vie Féminine, pour sa part, attire l'attention sur le vocabulaire employé pour qualifier les violences faites aux femmes. En particulier, l'utilisation fréquente des termes « drame familial » ou « crime passionnel » évoque un univers théâtral et laisse penser que l'homme a été emporté par une force qui le dépasse, et n'est donc pas entièrement responsable de ses actes. Parler de crime passionnel conduit aussi à déplacer l'accent du crime vers la passion amoureuse. Et, de ce fait, à dédouaner, au moins partiellement, le coupable, lui-même victime de ses passions, explique la linguiste française Anne-Charlotte Husson. Lorsque la femme tuée souhai-

taît la rupture, la ou le journaliste parlera d'ailleurs souvent d'« amoureux éconduit », se mettant inconsciemment du côté de l'agresseur. Pour Natacha Henry, auteure de *Frapper n'est pas aimer*, « ces articles viennent d'une méconnaissance des journalistes de ce que sont les violences faites aux femmes. Elles/ils se trompent sur ce qu'il s'est passé et pensent qu'il s'agit d'un drame de la jalousie. Les journalistes utilisent également un vocabulaire archaïque et romanesque. Personne ne va dire de nos jours : j'ai vu ton amoureux éconduit au magasin, il faisait ses courses. »

« Les journalistes ne sont pas outillé-es pour aborder ces sujets », affirme Pamela Morinière, responsable communication de la Fédération internationale des journalistes (FIJ) qui a publié un guide à destination de cette profession. Elle donne des lignes directrices. Par exemple, « ne pas parler de rapport sexuel quand on parle de viol ou d'agression sexuelle. Dans les cas de violences, donner toute l'histoire et la placer dans le contexte d'un problème de société plus large, notamment à l'aide de statistiques ». Avec quel résultat ? « Les journalistes n'aiment pas qu'on leur dise comment traiter l'information », remarque-t-elle amèrement.

Autre réalité d'aujourd'hui : la pression du clic. Vie Féminine relaie les paroles d'une ancienne journaliste : « On me parlait tellement du nombre de clics à atteindre que j'ai fini par mettre un article sexiste en Une du site. Face aux réactions négatives de certaines collègues, j'ai même défendu ma décision ! Ce n'est qu'en y réfléchissant plus tard que je me suis rendu compte que c'était en contradiction avec mes valeurs. » Si la reconnaissance et la prise en compte des violences conjugales ont progressé, il reste toutefois encore du chemin à parcourir pour atteindre l'objectif de l'ONU : l'élimination de la violence faite aux femmes. ■

COMME UN ÉTAU QUI SE RESSERRE

Manon Terwagne, vingt ans, a obtenu le prix Laure Nobel qui récompense un·e jeune auteur·e belge, pour son premier roman, *Emprise*. Elle y décrit l'itinéraire de Joséphine, vingt-trois ans, tombée sous le charme de Raphaël, jeune médecin brillant. Le coup de foudre est réciproque et, deux mois après, les voilà mariés. Un vrai conte de fées ! Moins d'un an plus tard, elle est enceinte et, préoccupé du bien-être de leur premier enfant, il lui demande « de se couper temporairement de ses amis, afin de ne prendre aucun risque pour la grossesse ». Elle y voit une délicate attention, même s'ils lui manquent. Pour un repas chez des proches, elle veut se faire belle. Mais lui trouve sa tenue indécente et l'oblige, d'un ton menaçant, à se changer. Elle se dit qu'elle était probablement provocante.

Arrive leur deuxième enfant, Achille. Raphaël est de plus en plus absent. En outre, il pousse sa femme à s'éloigner de sa famille. Ses colères deviennent fréquentes, et Joséphine tente de masquer les bleus sur ses bras. On parle de contaminations en Chine par un nouveau virus. Pour qu'elle puisse se consacrer aux enfants, Raphaël la convainc de confier son magasin de fleurs à une employée. Les contacts qu'elle y nouait lui manquent. Les premiers cas de coronavirus en Belgique amènent Raphaël à travailler parfois jour et nuit. Quand il rentre, il

est très nerveux et se met facilement en colère. Un soir, apprenant qu'elle a commandé des pizzas pour le souper, il s'indigne qu'elle ne prenne même pas la peine de cuisiner, alors qu'il se donne tant de mal afin qu'elle ne manque de rien. Il la gifle et la menace de partir avec les enfants. Le père et la sœur de Joséphine, comme la maman de Raphaël, se doutent que quelque chose ne va pas. Lors de chaque éclat, elle se laisse convaincre que c'est elle qui a provoqué la crise.

Vient ensuite une période d'accalmie, de promesses et de gestes affectueux. Un jour, Joséphine se rend compte que son mari a installé des caméras dans la maison et surveille ses contacts et ses déplacements via son téléphone portable. Lorsqu'il lui confisque le sien, elle sent qu'il lui faut réagir et se rend dans son magasin pour demander de l'aide. Elle est rouée de coups à son retour mais, le lendemain, il lui offre une voiture neuve. Chaque fois, elle se dit qu'elle doit lui laisser une nouvelle chance. Un geste de trop la convaincra néanmoins de déposer plainte « pour abus, harcèlement, séquestration, coups et blessures, et viol ». Une histoire particulière qui illustre tant de situations de violence conjugale. (J.G.)

Manon TERWAGNE, *Emprise*, Héவில், Ker éditions, 2022. Prix : 12€. Via L'appel : - 5% = 11,40€.

La griffe de Cécile Bertrand



INDICES

PREMIÈRE.

Les évêques flamands ont publié récemment une liturgie spécifique pour la bénédiction des couples homosexuels. C'est une première dans l'Église catholique. Dans la foulée, ils vont également mettre en place un point de contact pour les croyants appartenant à la communauté LGBTI+.

RETIRÉE.

La statue de l'archange Michel érigée sur une place publique des Sables-d'Olonne (Vendée) doit être retirée parce qu'il s'agit d'un « emblème religieux ». Ainsi en a décidé la cour administrative d'appel de Nantes. La population de la commune préférerait quant à elle la conserver.



RAJEUNI.

Christophe Herinckx, présentateur de l'émission *Il était une foi* sur la Une (RTBF), relève un nouveau défi à l'initiative de Catho-Bel : analyser en une minute un thème ou une actualité en lien avec l'Église. Grâce à *La minute du Docteur H*, capsules vidéo diffusées sur YouTube, l'association catholique espère étendre son audience vers un public plus large et plus jeune.

ERRONÉ.

Le vidéoclip officiel du classique *Losing My Religion* de R.E.M. a atteint le milliard de visionnements sur YouTube. Mis en ligne le 1^{er} juillet 2011, il a enregistré en moyenne plus de 300.000 vues par jour dans le monde jusqu'au début de l'année. Si on peut traduire son titre par : « Je suis en train de perdre ma religion », ce qui fait penser à un hymne laïc anti religion, c'est une erreur : il y est question d'amour à sens unique.

Lobbying et équilibrages subtils

LA FABRIQUE DES SAINTS : UNE PRÉROGATIVE PAPALE

Michel LEGROS

La “saintologie” est très loin d’être une science exacte. Le Vatican ne publie pas de bottin des saints. Il y aurait aujourd’hui entre deux mille et deux mille cinq cents candidats en attente de béatification, dix fois plus qu’il y a un siècle. À y regarder de plus près, la sanctification apparaît comme étant (aussi) un enjeu politique et économique.

Les lecteurs assidus des romans policiers de l’auteur britannique Ellis Peeters connaissent fort bien le Frère Cadfaël, ce moine bénédictin gallois, ancien croisé vivant au Moyen Âge. Il est herboriste, cultive son jardin de simples, tout en accompagnant le shérif du comté local dans ses enquêtes. Au cours de l’une de ses aventures, il a été amené à élucider un crime dans une affaire de trafic de reliques. Depuis toujours, la possession de ces objets représente une immense source de prestige et draine la générosité des croyants. Les reliques enrichissent considérablement les églises, et les monastères et monarques ont intérêt à en posséder de prestigieuses. C’est, par exemple, le cas de Conques, étape particulièrement appréciée sur le chemin de Compostelle.

Déjà, avant le Moyen âge, la vénération d’un saint qui semble proche et complice, avec lequel on peut s’entretenir et exposer ses tourments, semble être la meilleure des consolations. « *Ainsi, en fabriquant certains saints, en en “recyclant” d’autres, et en valorisant, en authentifiant les reliques, les églises sont devenues fabuleusement riches* », relate Augustin Mohrer dans un ouvrage récent, *La fabrique des saints*.

MÉDIATEURS PROCHES

Afin de comprendre cette évolution, il est nécessaire de revenir aux débuts de la chrétienté. Le christianisme n’a connu son essor que dans les premières décennies du IV^e siècle, soit près de trois cents ans après la mort du Christ. La Palestine est alors sous domination romaine et l’Empire romain possède ses propres dieux. Cependant, le père Robert Godding, jésuite bollandiste - un groupe d’érudits qui se livrent à une étude critique et historique des saints du monde entier - nuance ce propos. Selon lui, dès le II^e siècle, les martyrs sont honorés à la date de l’anniversaire de leur mort. Le premier d’entre eux est saint Polycarpe. « *Les saints, explique-t-il, sont centraux dans le christianisme. Ils sont des médiateurs proches pouvant intercéder*

pour chacun. Ils assurent à chaque génération que le message de l’Évangile est reçu et annoncé dans une société en constante évolution. »

Vers la fin du III^e siècle, Constantin I procède à de nombreuses réformes politiques, économiques et religieuses. Il établit notamment, au moins de manière théorique, la liberté de culte individuel. Le christianisme, dès lors, peut se développer et ainsi remplacer les croyances anciennes. En 312, l’empereur décide d’en faire une religion d’État et convoque le premier concile à Nicée. À la suite de cette assemblée, le christianisme devient une religion d’obéissance politique ne faisant qu’un avec le pouvoir. Il lui faudra faire évoluer son dogme et ses pratiques au fil des changements économiques et sociétaux, ou, du moins, tenter de le faire. Conserver des éléments du passé en les rendant compatibles avec le dogme chrétien.

INITIATIVE PAPALE

Après Nicée, aux IV^e et V^e siècles, il revient à l’Église, avec l’aide des moyens financiers de l’État, de remodeler la spiritualité de l’empire afin de faire accepter à l’ensemble de la population ses nouvelles conditions d’existence. Ainsi, au fil de l’histoire, les saints vont occuper une place importante dans la vie des chrétiens. Progressivement, leur culte s’élargira à d’autres catégories : les ascètes, les ermites, les vierges, les veuves, les évêques, les pasteurs de communautés chrétiennes, etc.

La canonisation, au sens moderne du terme, apparaît autour de l’an mil. Ce n’est plus seulement la dévotion des fidèles régulée par l’évêque du lieu qui est à l’origine du culte rendu à certains chrétiens. Le pape, déjà consulté dans les siècles précédents, se réserve la responsabilité de déclarer qui est saint et peut être vénéré comme tel. Et, précise le père Godding, « *la première canonisation papale surviendra lors du concile de Rome pour consacrer saint Ulric d’Augsburg. Ensuite, le pouvoir pontifical se renforcera*

INDICES

DÉPASSÉS.

Pour la première fois, le nombre de catholiques dépasse celui des protestants en Irlande du Nord. Selon un recensement de 2021, 45,7 % des Nord-Irlandais se déclarent de foi catholique et 43,5 % se disent protestants. Un tournant historique dans ce pays dominé depuis longtemps par les protestants.

REFUSÉ.

Lors du scrutin cantonal du 25 septembre dernier, les électeurs ont rejeté à 71,48% la proposition de financer pour un montant de 400.000 francs suisses la caserne de la Garde suisse au Vatican devenue trop petite. Les partisans du non mettaient en avant le besoin de financement d'infrastructures locales et soutenaient que, par sa richesse, Vatican était apte à régler lui-même le montant de ces infrastructures.



ORGANISÉS.

Pour pallier le manque de prêtres, la Conférence catholique des baptisés-e-s francophones prône l'organisation dans l'Église de France de célébrations APPE (pour Accueil, Partage, Prière et Envoi), ainsi que d'une enquête auprès des personnes s'étant éloignées de l'Église.

AIDÉE.

À travers la campagne Diaconia 2022 et grâce à un fond nommé La Clé, les communautés catholiques de Bruxelles peuvent faire bénéficier une personne en situation de mal-logement d'une aide comme garantie locative à partir du 1er novembre. Info au 02.533.29.60 ou à mf.bovroulle@skynet.be



© Alelela Images Department

JEAN-PAUL II ET JEAN XXIII. Deux bienheureux placés au firmament de l'Église.

aux XII^e et XIII^e siècles. Le pape sera le seul à canoniser vu son caractère (devenu) universel. De plus, une cause n'est pas l'autre et certaines, d'ailleurs n'arrivent pas au bout. »

TROIS CRITÈRES

Trois critères sont pris en compte : l'orthodoxie, l'exercice héroïque des vertus évangéliques, les miracles accordés par l'intercession du saint. En fait, le Vatican détient le pouvoir absolu pour faire aboutir ou non les causes en béatification et canonisation. Le temps de l'automaticité des "élévations", qui a été longtemps la règle, est définitivement caduc. Outre une politique de pression sur le long terme pour mettre en place le dossier – et surtout assurer son suivi-, plaider la cause d'un saint nécessite dès lors des coûts importants. Arrive donc le temps de la diplomatie et des groupes d'influence. Du lobbying, autrement dit. Il faudra attendre le concile Vatican II pour voir édictées de nouvelles procédures concernant le déroulement des raisons de béatification

et canonisation. Imposant des équilibres subtils pour respecter la sensibilité des nombreux groupes de personnes "concernées" : fidèles, congrégations et ordres religieux, prélatures diverses, etc.

Cette équation a gagné en complexité car elle a été accompagnée d'une volonté constante d'ouvrir de nouveaux espaces d'influence. Plus problématique encore s'est révélée être la tendance à intégrer davantage de laïcs dans les candidats aux béatifications et canonisations, notamment en raison de difficultés procédurales et financières. « *Même si, précise le père bollandiste, le pape François a pris des mesures très concrètes afin de fixer un plafonnement des coûts de procédure.* »

BESOIN ET NÉCESSITÉ

On peut malgré tout, estimer, par exemple, que l'étude d'une cause pourrait avoisiner les cent mille, voire cent cinquante mille euros. Deux mille

dossiers sont actuellement en cours d'analyse. « *Ces opérations, note Augustin Mohrer, pourraient engendrer une dépense de l'ordre de deux à trois cents millions d'euros.* »

Le travail du "postulateur" chargé de la "positio" qui sera étudiée par les théologiens de la congrégation des causes des saints est d'une grande complexité. Son dossier peut, parfois, atteindre quelque quinze mille pages, pour aboutir à une analyse finale, en latin, qui pourrait en comporter au maximum cinq cents, et prendre jusqu'à une douzaine d'années. « *La forte dépendance des saints aux éléments économiques, politiques et sociaux semble donc être le reflet d'un besoin, d'une nécessité. Le besoin, la nécessité créent le saint* », conclut Augustin Mohrer. ■



Augustin MOHRER, *La fabrique des saints*, Neuilley, Atlante, 2021. Prix : 19€. Via *L'appel* : - 5% = 18,05€.

La nature, un enjeu vital

Paul FRANCK

PHILIPPE GASON, NATURALISTE ET HOMME DE PARTAGE

Le Theutois Philippe Gason est un homme enthousiaste. Il parle de sa passion pour la nature comme de moments de pur bonheur qu'il partage lors de rencontres ou dans ses chroniques radio. Il est convaincu qu'en découvrir les multiples richesses permet de mieux la connaître et l'aimer.

La nature, Philippe Gason est tombé dedans à sa naissance. Dès qu'il a été en âge de marcher, sa mère l'a en effet initié à la découverte des choses utiles qu'elle recèle. Non pas, comme aujourd'hui, pour correspondre à une certaine mode, mais par nécessité, parce qu'il faisait partie d'une famille nombreuse pour laquelle la soupe aux orties ou à l'ail des ours pouvait être des compléments bienvenus. Mais son père a également joué un rôle déterminant. « *J'ai eu une jeunesse un peu errante, sourit-il. Je suis né à Verviers, mais mon père a très vite trouvé un boulot d'enseignant au Rwanda, pays magnifique où j'ai passé ma prime enfance. Il avait pris l'habitude de m'amener, après l'école, en promenade dans les collines. Cela a contribué à renforcer ma passion pour la nature.* »

JOIE ET BONHEUR DE PARTAGER

Revenu en Belgique, il passe son adolescence à Liège, dans le quartier Naniot entouré de parcs et de terrils boisés. Il peut ainsi poursuivre, sur le terrain, son expérience de naturaliste. Ce n'est pourtant pas dans ce domaine qu'il entame sa vie professionnelle, mais dans l'enseignement, et il devient éducateur à Don Bosco Verviers. Sa passion ne l'a toutefois pas quitté. Il complète en effet son travail par une formation d'animateur-conférencier sur ses thèmes de prédilection que lui offre la nature : la découverte des oiseaux, des champignons, des plantes sauvages comestibles, etc. S'il apprend des choses aux autres, il s'enrichit aussi à leur contact. Après chaque conférence, il repart riche de connaissances complémentaires grâce à l'échange d'expériences et aux questions. Il organise également des stages et des promenades aux quatre coins de la Belgique, principalement à la découverte des plantes. Par ailleurs, durant toutes ces années passées comme éducateur, il a eu l'occasion de partager sa passion avec un grand nombre d'élèves. Certains d'entre eux ont d'ailleurs emprunté une voie professionnelle tournée vers la nature.

Comme il se faisait un nom dans ce secteur, la RTBF lui a demandé de présenter des chroniques et un magazine nature, bientôt suivie par BELRTL. Il est ainsi devenu chroniqueur sur les deux chaînes concurrentes. « *Mon leitmotiv a toujours été le partage de mes connaissances car, pour moi, c'est là que se trouve le bonheur, bien plus que dans la connaissance aiguë de la nature, plaide-t-il. Bien sûr, cette connaissance est indispensable, mais ce sont surtout les rencontres qui sont intéressantes, comme dernièrement avec des enfants de huit-neuf ans. C'est vraiment un bonheur que ces moments d'échanges, c'est un peu le sens de ma vie. J'ai aussi toujours été captivé par la photo qui est un bel outil pour communiquer mes observations et mes découvertes. Grâce aux réseaux sociaux, j'ai pu les partager bien plus largement. Et les réactions et commentaires me permettent à nouveau d'enrichir mes connaissances.* »

LA SÈVE DE BOULEAU

« *Il y a cinquante ans, lorsque je faisais mes conférences, je passais pour un olibrius, s'amuse le naturaliste. De plus, mon patronyme, Gason, est un aponyme, c'est-à-dire qu'il correspond à ma passion. Quand je faisais de la radio, les auditeurs pensaient d'ailleurs qu'il s'agissait d'un pseudonyme.* » Ce passionné présente aussi toute une série de recettes avec des fruits, des fleurs et des plantes peu connues. Par exemple, l'eau de bouleau qu'il a découverte gamin. Près de chez lui, il y avait en effet un terril boisé

avec des bouleaux. En cassant une branche, il s'est aperçu qu'au printemps, se produisait un écoulement. À partir de cette expérience, il a voulu savoir ce que l'on pouvait faire avec cette sève de bouleau.

« *Chemin faisant, j'ai approfondi mes connaissances sur ses vertus réelles. Je donne pas mal de recettes aux gens qui sont intéressés par mes découvertes. Quand je vois un champignon particulier ou d'autres choses, j'essaie de fournir des explications. Les personnes qui me suivent sont ravies, elles me disent que c'est du bonheur pour eux, que cela leur permet d'augmenter leurs connaissances de manière agréable et ludique. C'est la façon la plus efficace d'apprendre.* »

« Mon leitmotiv a toujours été le partage de mes connaissances car, pour moi, c'est là qu'est le bonheur bien plus que dans la connaissance aiguë de la nature. »

Le monde d'aujourd'hui ne va pas bien. Il est même très mal en point. Chacun peut en permanence observer le bouleversement climatique et en mesurer les conséquences dommageables : sécheresses, incendies, inondations, ouragans... Parce qu'ils sont aux premières loges, les naturalistes sont particulièrement sensibles à ces changements. Ils constatent que certaines espèces disparaissent ou sont beaucoup moins nombreuses, ou bien modifient leur façon de vivre et leurs habitudes d'une manière potentiellement dangereuse.

DRAMATISER OU CONSCIENTISER ?

« *Je ne veux pourtant pas tomber dans la dramatisation, car ce n'est pas ainsi que l'on parvient à conscientiser quelqu'un, estime Philippe Gason. Je pense plutôt que l'on aime bien ce qu'on connaît bien. Apprendre aux gens ce qu'est réellement la nature me semble plus convaincant. Expliquer, par exemple, le rôle fondamental des champignons qui, pour beaucoup, décoorent simplement la forêt. Or ils sont bien plus que cela, ils lui sont indispensables. S'ils disparaissaient, il n'y aurait plus de forêt. C'est un écosystème très complexe. Si on veut inviter les gens à être plus respectueux, à prendre des options qui vont dans un sens plus protecteur, il faut qu'ils sachent tout cela.* »

Sans connaissances, on ne peut effectivement pas prendre conscience de tout ce qui se passe dans la nature. Mais il ne s'agit pas seulement de connaissances intellectuelles. C'est d'abord l'expérience de la beauté, d'un monde vivant, ou des odeurs qui importe. « *Il y a, par exemple, le pétrichor, l'odeur du sol après la pluie en été. Lorsque le sol a été chauffé et que la pluie tombe, l'odeur est très particulière, fruit d'un phénomène biochimique. Elle est enchantée. Ne l'avoir jamais ressentie vous fait manquer quelque chose de fort. La nature est très complexe, et quand elle n'est pas respectée, elle se dégrade. C'est ce que j'explique car je pense que faire comprendre la nature de manière optimiste est plus forte que de semer la peur ou dramatiser.* » ■



© École des rites/Prieuré

CÉLÉBRATION. Des modules de formation ouverts à tous.

L'idée d'une école des rites est née chez Gabriel Ringlet. Dans son livre publié en 2018, *La grâce des jours uniques. Éloge de la célébration*, il cherche à réenchanter les rites à partir d'expériences au Prieuré. Des liturgies où des artistes sont conviés, des célébrations plus intimes vécues avec quelques proches dans une chambre d'hôpital ou autour d'un berceau... Il est convaincu plus que jamais combien chacun, aujourd'hui, est appelé à célébrer. Au cœur de ce lieu magnifique, un groupe porteur est constitué. L'objectif est de réfléchir à un cahier des charges pour une école de la célébration avec l'esquisse d'une méthode de travail. Réunie pour la première fois le 11 octobre 2018, cette petite équipe élabore un programme pour l'année 2019-2020.

UN MODULE GÉNÉRALISTE

L'ouverture de l'école est annoncée pour mai-juin 2020. Elle prévoit plusieurs modules, un premier généraliste - passage indispensable - autour de la question : « *Qu'est-ce que célébrer ?* », suivi par d'autres spécialisés. Il est convenu de limiter les groupes à vingt personnes. Celles et ceux qui se montrent intéressés reçoivent un questionnaire dans lequel ils doivent exposer leurs motivations, expliquer ce qu'ils attendent de la formation et dire s'ils ont déjà une expérience de célébration. Ils peuvent aussi indiquer le module dans lequel ils souhaiteraient éventuellement s'inscrire. Mais la covid s'est invitée dans la mise sur pied de cette expérience, contraignant à repousser les premières rencontres à octobre 2020, puis à n'ouvrir les week-ends qu'en septembre 2021. Six groupes vont suivre le module général jusqu'en juin 2022.

Durant cette étape initiale, deux grandes questions sont soulevées, vécues, discutées, expérimentées : « *Qu'est-ce que célébrer ?* » et « *Comment rendre aussi vivants que possible des rites de passage ?* » En s'interrogeant, au cours de la première journée, sur la posture du célébrant ou de la célé-

brante, le groupe est amené à distinguer "célébrer" et "animer", à explorer le champ émotionnel de la célébration et à étudier la place des cinq sens dans une démarche rituelle. Lors du deuxième jour, est posée la question « *Que permet le rite ?* ». On aborde également celle de "la fonction symbolique" et une première brève et rapide approche autour des rites de passage se voit proposée.

UN TRIO D'ANIMATEURS

Ce module est animé par deux femmes et un homme. De formation scientifique, Mireille Bavre a été responsable d'une loge féminine à Bruxelles. Ce qui la passionnait dans sa carrière d'enseignante, davantage que la matière scientifique en soi, c'était l'épanouissement de la réflexion et de l'esprit critique que celle-ci impliquait. Elle a commencé à s'intéresser aux apports du développement personnel, pour elle-même d'abord, puis pour les transmettre aux autres. Sa pratique des rites a débuté il y a presque trente ans.

Marie Cenec, la deuxième animatrice, est diplômée en théologie, passionnée par l'exégèse. Elle s'est spécialisée dans le Nouveau Testament à Genève, où elle a ensuite suivi une formation pastorale. Pendant six ans, elle a été pasteur dans un temple du centre-ville de la cité suisse où étaient organisés des moments de prières et de méditation, des expositions, spectacles, concerts et conférences. Actuellement, elle assume un travail paroissial classique, tout en gardant du temps pour l'écriture dans la revue *Vie protestante*. Elle a publié en 2020 *L'insolence de la Parole*.

Gabriel Ringlet, enfin, qui a fait ses études au grand séminaire de Liège où il conserve des attaches, est depuis plusieurs années l'animateur du Prieuré de Malèves-Sainte-Marie. Il y a développé des célébrations dépassant les frontières convictionnelles, encourageant chacune et chacun à mieux accueillir sa libre pensée et invitant dans l'église de très nombreux artistes, écrivains, comédiens, chanteurs de toutes

Au Prieuré de Malèves-Sainte-Marie

UNE ÉCOLE DES RITES, POUR QUOI FAIRE ?

Thierry MARCHANDISE

L'école des rites rêve de faire grandir ceux qui vont s'y investir. Il y a bien des circonstances dans la vie ou la célébration peut y parvenir sans nécessairement la présence d'un prêtre, d'un iman, d'un rabbin ou d'un conseiller laïque.

confessions, pour unir le culte et la culture.

DES MASTERCLASS

Après le module général obligatoire, trois masterclass sont prévues, respectivement consacrées aux étapes de la vie, au soin et aux grands moments liturgiques. En juin 2022, une session inaugurale a eu lieu autour du premier sujet. Les participants se sont d'abord interrogés sur les points communs entre les rites de la vie. Ensuite, on a parlé des semailles et de l'entrée en vie. Le second jour a été consacré aux grisailles et au dernier adieu. Pas seulement à propos de la mort, mais aussi de ce qui la précède : sacrements des malades, soins palliatifs... Ainsi que l'après : anniversaire, mercredi des Cendres...

« Le Prieuré Sainte-Marie aborde une nouvelle étape de son parcours, se réjouit l'évêque du Brabant wallon, Jean-Luc Hudsin, dans un courrier qu'il lui a adressé. Une question a

toujours habité ces lieux : comment vivre aujourd'hui la rencontre entre le Dieu annoncé par Jésus-Christ et l'humanité qu'il est venue épouser, et trouver les mots pour le dire ? La quête passionnée de ces fondateurs et animateurs a toujours été de discerner dans la culture, la pensée, les arts, la spiritualité, les chercheurs de tous horizons, cette présence mystérieuse et agissante de Dieu... L'art de célébrer ayant toujours été une attention majeure du Prieuré, il s'y est créé une école des rites et de la célébration. Ce dialogue et cette recherche d'ordre liturgique et symbolique sont à mes yeux d'un enjeu crucial ; il y va de ce qu'il y a de plus humain en nous ; il y va de l'identité même de la foi chrétienne. »

Puisque chacune et chacun devait exprimer sa motivation en s'inscrivant à l'école, le Prieuré a pu mesurer à quel point l'attente était grande, parfois, dans l'affirmation d'une vocation à célébrer. Mais justement... une vocation, cela s'éprouve. Pas par principe ou pour faire obstacle à l'en-

thousiasme du départ. Mais par souci de proposer une solide base commune avant d'en arriver à la pratique concrète dans laquelle beaucoup disent vouloir s'engager. Ce n'est encore qu'un début ! Outre la poursuite des week-ends de formation générale, dont le prochain est programmé les 13 et 14 janvier 2023, des masterclass seront organisées autour du soin et des grands moments liturgiques.

Plusieurs participantes et participants souhaiteraient aller plus loin. Ce "plus loin" touche deux points. Le premier serait d'envisager des modules d'approfondissement dits transversaux. Tels la programmation musicale et chorale, le travail de la voix, la relation entre célébration et environnement, etc. Le second point serait d'évaluer une pratique. Ici aussi, on sent une attente : pouvoir revenir au Prieuré et y déposer l'expérience vécue sur le terrain pour l'analyser et l'accompagner. ■

Prieuré de Malèves-Sainte-Marie, rue du Prieuré 37, 1360 Perwez. www.leprieure.be/

Femmes & hommes

JÖRG GEBHARD.

Selon le directeur de Jesuit Refugee Service Belgium, qui a pour tâche d'accompagner les migrants et demandeurs d'asile enfermés en centres de détention, « en Belgique, la détention des migrants est la norme ».

ZUHAL DEMIR.

Ministre NVA de l'Environnement du Gouvernement flamand, elle a dénoncé la responsabilité du Boerenbond, proche des démocrates-chrétiens, dans la pollution à l'azote. Le BB avait encouragé l'industrialisation des exploitations agricoles. Elle a aussi introduit un recours contre l'extension en 2023 de l'aéroport de Liège situé à huit kilomètres de la frontière linguistique.



MOUNIA OUYAHIA.

Le 30 mai 2022, cette jeune femme de 36 ans était victime d'un féminicide en pleine rue à Evere. En son souvenir, le conseil communal a décidé de nommer une place à son nom.

PATRICK DESBOIS.

Ce prêtre préside l'association Yahad-in Unum qui, depuis 2004, enquête en Europe de l'Est sur la Shoah par balles. Depuis le début de la guerre en Ukraine, ses équipes se penchent sur les crimes de masse commis par l'armée russe afin de contrer la propagande.

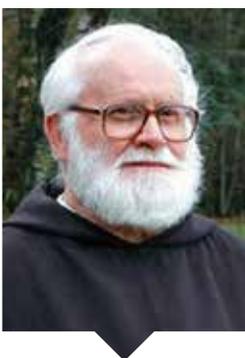
C'est cela la sainteté !

LES SAINTS

DE LA PORTE D'À CÔTÉ

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



Ceux et celles que nous célébrons à la Toussaint ne sont pas des paranormaux. Ils ont tout simplement vécu leur vie humaine à la lumière de l'Évangile.

De temps à autre, l'Église, en reconnaissant la sainteté d'une personne à travers la canonisation, la présente comme un modèle de vie humaine réussie. La liste de ces saints et saintes canonisés tout au long des âges est impressionnante. On retrouve leurs noms éparpillés sur nos cartes géographiques.

La fête de la Toussaint, qui a conservé son caractère de fête populaire en même temps que de mémoire liturgique, n'englobe pas simplement cette longue liste de saints patentés. Elle est la célébration de tous ceux et celles qui, à travers leur vie ici-bas, brève ou longue, heureuse ou frappée par le malheur, ont incarné, dans leur existence de tous les jours, quelques aspects de la beauté de Dieu. Ce sont tout d'abord ceux que le pape François appelle "les saints de la porte d'à côté".

À LA LUMIÈRE DES BÉATITUDES

Dans une exhortation sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel publiée il y a quatre ans, François nous aide à percevoir cet appel universel à la sainteté, en particulier dans le passage de l'Évangile appelé les béatitudes. Ces paroles de Jésus sont surprenantes. Elles n'ont pas grand-chose de religieux. Elles se réfèrent à la vie concrète des humains de tous les temps. Une vie où il y a des personnes qui souffrent et qui sont consolées ; des personnes affamées et assoiffées de justice ; des personnes qui ont le cœur pur et qui travaillent à instaurer la paix en ce monde ; mais aussi des gens pauvres et des persécutés. Un monde, somme toute, pas tellement différent du nôtre. Et, à ce monde, Jésus offre le bonheur.

Ce sont toutes ces personnes heureuses que nous célébrons à la Toussaint. Celles d'hier et celles d'aujourd'hui. Celles que nous avons connues au long de notre propre existence, et tout d'abord celles de la porte d'à côté. La Toussaint n'est pas un monument au saint inconnu.

Ce que nous célébrons, c'est la sainteté de Dieu incarnée dans des femmes et des hommes de chair et de sang. Des gens ordinaires, avec leurs qualités et leurs défauts, leurs vertus et leurs péchés ; pas des paranormaux du monde spirituel. Des personnes qui ont vécu une sainteté possible et non une sainteté impossible.

LA COMMUNION DES SAINTS

Nous célébrons aussi une réalité plus difficile à définir et qu'on appelle, dans le langage toujours un peu obscur des livres de théologie et de spiritualité, la communion des saints. En effet, tous ceux en qui s'est exprimée dans le passé - et continue de s'exprimer aujourd'hui - la sainteté de Dieu forment une grande famille. Ils sont unis dans une grande unité, une union, une communion, ensemble et avec Dieu. Nous en faisons partie, nous tous qui croyons en Dieu, puisque, malgré toutes nos limites et même malgré nos péchés, la sainteté de Dieu se manifeste un peu en nous, comme expression de l'amour qu'il nous porte.

Après tout, il n'est pas si difficile d'être saint. Le pape François le rappelait dans l'exhortation apostolique mentionnée ci-dessus, s'inspirant des béatitudes évangéliques. Être pauvre de cœur, c'est cela la sainteté ! Réagir avec une humble douceur, c'est cela la sainteté ! Savoir pleurer avec les autres, c'est cela la sainteté ! Regarder et agir avec miséricorde, c'est cela la sainteté ! Garder le cœur pur de tout ce qui souille l'amour, c'est cela la sainteté ! Semer la paix autour de nous, c'est cela la sainteté ! Tout un programme. Admirez, autour de nous, ceux et celles qui s'efforcent de l'incarner dans leur vie. ■

Balade d'observation à Awagne

SOUS LE VOL

DES MIGRATEURS

Textes et photos : Stephan GRAWEZ (sauf mention spéciale)

Awagne. 8h du matin. Premier samedi d'octobre. Les participants arrivent les uns après les autres pour scruter la migration des oiseaux. Le ciel est très couvert dans ce hameau situé à sept kilomètres de Dinant, entre Purnode et Lisogne. Le guide de Natagora, Jean-Yves Paquet – résident local –, connaît les couloirs de passage de ces volatiles. À 8h20, le petit groupe de dix observateurs quitte le centre du village, en passant devant la Ferme de la Tombe, direction le plateau surplombant la vallée du Bocq, visible au loin.



SUIVEZ LE GUIDE.

L'accompagnateur du jour est un habitué des balades nature. Ancien de Jeunesse et Nature, puis guide bénévole, il est aujourd'hui directeur au Département d'études de Natagora. « Ce samedi, je suis bénévole, sourit-il. Je refais des trucs comme j'en faisais avant de travailler à Natagora. La guidance

des migrations, moi, je la fais tous les ans. » Jean-Yves Paquet est un passionné et aime explorer les détails d'une observation, en recourant à son livre de chevet ou en expliquant les divers types de migrations.



HIRONDELLE RUSTIQUE.

En quatre heures de balade, Awagne aura vu passer des centaines d'oiseaux. Mais il n'est pas facile de distinguer les stationnaires (comme les bergeronnettes, picorant au pied des vaches) des passants. Malgré le plafond bas, les vols sont nombreux : pipit farlouse, alouette lulu, grive musicienne,



© René Dumoulin

busard des roseaux... À 9h52, le groupe a comptabilisé deux-cent-vingt-six pinsons... car l'observation s'accompagne aussi d'un comptage. Les dernières hirondelles rustiques en partance pour l'Afrique étaient, elles également, de la partie.



EURO BIRDWATCH.

Ce week-end-là, Awagne n'était pas le seul site d'observation en activité. En Belgique, septante-trois stations de comptage ont été organisées. Elles ont recensé cent quarante-trois espèces, dont les plus abondantes ont été les pinsons. De plus,



Natagora a piloté une trentaine d'activités de sensibilisation. De l'Europe à l'Asie Mineure, trente-cinq pays participaient à cette Journée Européenne de la Migration. Chez nous, la période migratoire s'étend du milieu de l'été à la fin novembre.



PUBLIC AVERTI.

Observer la migration des oiseaux n'est pas l'activité la plus facile. « Ici, ils passent rapidement et sans s'arrêter, explique Jean-Yves Paquet. Le public est déjà plus averti. Et depuis que l'on organise des cours d'ornithologie, il est de plus en plus nombreux. Par contre, pour les débutants en ornithologie, le

plus simple est d'observer les oiseaux d'eau sur un étang. Avec une longue-vue, on peut le faire à son aise. » Des sites comme Virelles ou Harchies sont idéaux. Certaines réserves organisent aussi des journées portes ouvertes en mai.

www.natagora.be observations.be www.eurobirdwatch.eu



« Rendre la justice, au sens de la restituer. » Juge de droit civil, pénal, économique et financier à Namur, Manuela Cadelli est toujours restée fidèle à cette promesse faite adolescente. Quitte à détonner par ses cartes blanches et déclarations engagées dans un milieu où la prudence est plutôt de mise. Et en affinant sa pensée à travers des essais de haut vol. Dans *La légitimité des élus et l'honneur des juges*, elle s'interroge sur l'État de droit aujourd'hui en regard des espoirs fondés au lendemain de la Shoah.

Manuela CADELLI

« JE RESTE HABITÉE PAR UNE INDIGNATION »

Propos recueillis par Thierry MARCHANDISE et Michel PAQUOT

— **Que signifie être juge aujourd'hui, de surcroît en Belgique ?**

— Il faut distinguer entre ce que cela devrait signifier dans la rigueur des principes et ce que c'est réellement. Dans l'idéal, le juge devrait être un acteur majeur de l'État de droit. Mais en vrai, cela ne veut pas dire grand-chose au niveau de notre efficacité empêtrée par les restrictions budgétaires et le mépris ambiant envers notre profession. Même s'il y a quand même des juges saisis par des avocats pugnaces et des citoyens militants. Pendant la crise covid, par exemple, des magistrats ont expliqué que les mesures de confinement étaient inconstitutionnelles. D'autres interviennent en matière de climat. Une large partie d'entre eux agissent encore conformément à l'idéal de justice qui a animé le constituant quand il a fait de la justice un pouvoir constitué. Mon propos, dans mon livre, est de rappeler que, depuis 1945, c'est une véritable mission liée à la promesse que j'appelle "plus jamais ça", qui a été confiée à la justice pour empêcher qu'une tragédie telle la Shoah puisse se reproduire. Sans que ce soit écrit dans la constitution. Ce qui est dommage car, à l'époque, il y avait un consensus entre les États occidentaux sur la nécessité et l'urgence.

« Le droit est vidé de sa substance. Il n'est plus là pour dire ce qui doit être et pour faire collectif. »

la liberté, l'égalité, l'absence de discriminations, la justice sociale, l'enseignement, la culture pour tous, etc. Il observe que nous n'avons jamais été conformes à nos utopies. On est très fort pour les marteler, les écrire dans des textes, mais pas pour les mettre en pratique. C'est à la fois du pragmatisme et la part d'ombre de l'humanité.

— **Cela ne vous décourage jamais ?**

— Que je sois découragée ou pas, cela ne va rien changer, alors autant ne pas l'être. Je dis à mes enfants : ne vous inquiétez pas ! S'inquiéter, qu'est-ce que ça change ? Il faut continuer de dire les choses. Ce qui est décourageant, c'est qu'écrire des cartes blanches ou participer à des colloques ne convainc souvent que les convaincus. Je reste néanmoins habitée par une indignation, une « *colère qui pense* », comme le dit Geneviève Fraisse à propos du féminisme.

— **Pourtant, votre carte blanche intitulée « Le néolibéralisme est un fascisme », parue en 2016 dans *Le Soir*, a, par son retentissement, large-**

ment dépassé le cercle des convaincus...

— Elle s'inscrivait dans une prise de conscience collective, d'autres ont écrit la même chose. Elle dit que le néolibéralisme est une propagande, une idéologie meurtrière. Un totalitarisme tellement puissant qu'il est viscéral, organique, il est en nous. On est agi par lui, par cette rationalité gestionnaire et ce matérialisme pulsionnel. Je crois pourtant que l'époque est à la radicalité. De plus en plus de gens, même s'ils restent minoritaires, ne veulent plus composer avec le système. Mais moi-même, je compose.

— **Tout en étant extrêmement critique...**

— S'il y a huit-dix ans, je passais pour la "folle", la passionaria, c'est nettement moins le cas aujourd'hui. Ma "révélation", pour mon nouvel essai, a été l'étude de l'attitude des institutions pendant le nazisme et la collaboration. Le fait que celles-ci, et notamment la justice, n'étaient pas indépendantes du politique a véritablement rendu possibles la Shoah et les exactions du nazisme. Or, la refondation civilisationnelle politique, morale, juridique d'après 1945, refondation par les droits de l'homme, par l'État de droit, postule que la majorité électorale ne détient désormais plus le monopole de la légitimité. Que c'en est fini d'un gouvernement qui pourrait traiter une partie de ses citoyens n'importe comment au prétexte d'être élu. Le fait que la mission d'assurer aux populations le respect de cette promesse, contre les errances des États, soit confiée à la justice internationale et nationale, m'a vraiment bouleversée.

— **Peut-on réellement comparer le nazisme et la Shoah avec la période actuelle ?**

— Je le crois. Il existe beaucoup de signes concordants. Quand on se réfère aux critères que définit Hannah Arendt pour identifier le totalitarisme, tous les clignotants sont en effet au vert : l'idéologie et la propagande, les morts en Méditerranée, le climat qui nous broie, surtout les plus démunis, ces populations qu'on avait déjà asservies avec le colonialisme, etc. On voit, dans le discours public, le retour du concept d'ennemi – le migrant, l'assisté social –, qui n'est pas désigné pour être tué, mais dont la mort nous indiffère. Certaines catégories de la population sont explicitement assignées à l'exclusion, comme sous le nazisme ou le stalinisme. On a manifestement renoncé au "plus jamais ça" et au principe de l'indépendance de la justice. Celle-ci se trouve d'ailleurs disqualifiée, comme le sont les droits de l'homme, au prétexte d'irréalisme et d'inefficacité. Le Danemark a, par exemple, installé des clôtures électrifiées – mortelles – à sa frontière. Par rapport aux années 70, avec l'accueil des boat-people, on assiste à un basculement idéologique fondé sur l'exclusion et la stigmatisation de gens superflus, excédentaires, dont il ne faut pas se tracasser. L'indignation qui s'exprime ici et là n'entame pas cette

« *ultraforce* », selon les mots de Pascal Chabot, et le mouvement nihiliste, meurtrier et écocide qu'elle imprime à nos vies et au monde.

— **Vous écrivez qu'on est « revenus à un point de basculement majeur moral et civilisationnel ». Pensez-vous que la démocratie soit en danger ?**

— C'est l'État de droit qui l'est. Les États sont pieds et poings liés par les marchés financiers qui les placent en concurrence dans les domaines des droits social, environnemental, fiscal, ce qui entraîne une surenchère dans la dérégulation des sociétés. Ils sont aussi soumis à des lobbyings, on l'a bien vu avec le glyphosate. Le droit est vidé de sa substance, il n'a plus sa fonction anthropologique et dogmatique. Il n'est plus là pour dire ce qui doit être, mais il est placé au service de certains acteurs privés. Il devient également le pire de lui-même : décidé en urgence, il n'est plus le fruit d'une dialectique. Il devient pure décision : il

« Il faut se réapproprier l'universalisme de la Shoah pour le relier aux droits humains fondamentaux. »

n'y a plus ni délibération, ni contrôle, ni recours.

— **C'est votre enfance qui vous a donné le goût du droit ?**

— C'est complètement freudien. Je suis né en 1964, mes parents étaient divorcés et j'ai été scolarisée dans un pensionnat de sœurs à Namur de cinq à treize ans. C'était une autorité arbitraire. J'étais révoltée par l'injustice, le fait qu'on ne puisse contrer une autorité, la discuter. La vision, vers dix-douze ans, du film *Douze hommes en colère* m'a profondément marquée. On peut donc totalement renverser une situation ? Je me suis dit que c'était cela que je voulais faire.

— **Vous vous considérez comme une militante pour le droit et la justice...**

— Je vois la militance des juges comme un existentialisme, c'est-à-dire la reconvoque explicite des fondamentaux et des utopies pour revendiquer haut et fort leur réincarnation et leur priorité dans notre action. Afin d'entamer le réel. Mais je crois bien que c'est foutu. C'est anthropologique : on est dans une société de masse et non plus de classe, comme le disait Hannah Arendt. Elle parlait de la désolation des masses, des gens qui ne voient pas de sens non seulement à leur existence propre, mais à celle dans le collectif. Ils se sentent satellisés, tout en souhaitant eux-mêmes l'exclusion de certaines catégories de personnes. La majorité de la population est soit indifférente soit désireuse d'exclure les "superflus". D'autre part, notre société est celle de l'évaluation permanente. Vous avez des "esclaves" à vélo qui vous livrent des pizzas, et s'ils reçoivent trois *likes* négatifs, ils perdent leur boulot. L'algorithme ne fait plus appel à eux. Ils se voient ainsi exclus d'un système dont ils ne profitaient déjà pas.

— **Vous constatez que le droit n'est plus dogmatique. Que renferme ce terme ?**

— Le droit est dogmatique au sens où il dit ce qui doit être et ce qui ne peut pas être. Prenez par exemple le procès de France Telecom, en France, suite à une vague de suicides. Vingt-deux mille personnes étaient en trop, il fallait qu'elles s'en aillent, sans actionner les possibilités statutaires de dédommagements. Le premier juge a dé-

créé qu'il s'agit de méthodes de « *harcèlement institutionnalisé* » et qu'à ce titre, elles sont interdites. C'est cela la dogmatique du droit. Attention, elle ne peut pas être séparée de sa fonction anthropologique qui la justifie et l'explique. Car, en disant ce qui doit être et ce qui est interdit, le droit donne aussi les conditions du vivre-ensemble, il permet à un collectif d'exister et de se pérenniser sur des bases qui sont le fruit d'un consensus, tout en étant changeantes dans le temps bien sûr. Et, dans ce même collectif, il permet aux citoyens de s'individualiser, c'est-à-dire de s'inventer un destin singulier.

— **Vous vous inquiétez de la disqualification du droit par les politiques, et on voit des États illibéraux rogner son indépendance. La séparation des pouvoirs vous semble-t-elle menacée ?**

— Avec la crise covid, les magistrats ont – durant les premiers mois – en quelque sorte montré qu'ils n'avaient pas l'intention d'être indépendants. L'indépendance, ça se revendique et ça se mérite. Les deux ou trois premières semaines, cela pouvait se comprendre. Mais les libertés, y compris à Noël, ont été levées dans un cadre décrétal, l'exécutif prenait ses décisions avec deux-trois spécialistes, sans aucun juriste. Les constitutionnalistes ont assez vite expliqué que ça n'allait pas. On a ainsi eu la photo de l'absence de séparation des pouvoirs. Il faut aussi reconnaître qu'il existe un problème de formation et de sélection des magistrats. Ils devraient être formés d'abord à la pratique du respect des droits humains.

— **Que voulez-vous dire quand vous parlez de « créativité » du juge ?**

— En France, Cédric Hérou a été condamné pour délit de solidarité, pour avoir fait passer des migrants en Italie. Le Conseil constitutionnel a invalidé cette sentence car, a-t-il observé, elle est contraire à un principe constitutionnel français, celui de fraternité, qui ne figure pas dans la constitution, mais dans la devise. C'est cela la créativité du juge : légitimer sa décision car elle est au service des droits humains. C'est l'exact contraire de ce qui a été reproché aux juges allemands en 1947. C'est aussi le contraire du positivisme selon lequel la loi, c'est la loi. Or, depuis 1945, c'est devenu impossible, les droits humains sont plus importants et doivent primer sur n'importe quelle loi. Lorsqu'ils considèrent que la loi est injuste, ne convient pas, les juges créatifs vont chercher autre chose. Comme le dit Kant, on doit partir du cas pour aller chercher la loi qui est bonne, à la fois moralement et juridiquement. Il faut se réapproprier l'universalisme de la Shoah pour le relier aux droits humains fondamentaux, l'un et l'autre relevant d'un même impératif catégorique irrévocable.

— **Le juge est-il un lanceur d'alerte ?**

— Forcément. Un lanceur d'alerte est quelqu'un qui discute, conteste, invalide une réglementation, une loi ou un ordre au nom d'un principe supérieur. C'est le cas du juge. Y compris dans le débat public puisqu'il doit militer et défendre l'État de droit et l'indépendance de la justice, comme l'a dit la Cour de justice de l'Union européenne.

— **Vous avez la foi ?**

— Je me sens reliée à quelque chose de plus grand que moi, sans que je puisse dire qu'il s'agit de Dieu. Je suis aussi reliée aux autres et à la nature. C'est ce qui me rend très sensible à la morale. J'ai le sentiment de l'universel. ■

Manuela CADELLI, *La légitimité des élus et l'honneur des juges*, Bruxelles, Samsa, 2022. Prix : 28€. Via *L'appel* : - 5% = 26,66€.

« Venez déjeuner ! » (Jean 21,12)

« JE FAIS TOUSSAINT TOUS LES JOURS »

Gabriel RINGLET



Il est tellement bon que la Toussaint et le Jour des morts échangent leurs lumières, « comme la lune illuminée de face par le soleil », suggère Sylvie Germain.

La Toussaint et le Jour des morts sont deux farines d'un même pain. La Toussaint, une histoire, très ancienne, reste d'une remarquable actualité. Il suffit de penser à l'Ukraine. Ainsi, en Asie Mineure, au IV^e siècle déjà, on se demandait comment honorer toutes ces femmes, tous ces hommes martyrisés par la guerre et par les persécutions. Comme il n'était pas possible de donner à chacune, à chacun, un jour de fête, on les a regroupés dans un même album de famille. Et ce fut la Toussaint. Mais la date de la fête variait d'une région à l'autre. À Antioche, en Turquie, c'était le dimanche après la Pentecôte. À Édesse, en Syrie, le 13 mai. Une date que le pape Boniface IV reprendra au VII^e siècle à Rome. Et c'est finalement le fils et successeur de Charlemagne, Louis le Pieux, qui va généraliser la fête et la placer, dès le début du IX^e siècle, au 1er novembre.

BRUINE DE LUMIÈRE

Le Jour des morts, c'est presque la même chose. Dès le IV^e siècle, il existe un peu partout des jours de prière pour les défunts. Mais ces jours sont très dispersés. Et c'est un moine, Odilon, abbé de Cluny, qui à la jonction des X^e et XI^e siècles, va prescrire, pour tout son Ordre, la célébration du Jour des morts le 2 novembre. Et comme l'influence des monastères est très grande, le jour va finir par s'imposer à tout l'Occident.

Marqué par cette proximité historique, le romancier Franz-Olivier Giesbert nous invite à ne pas séparer les deux fêtes. « *Je fais Toussaint tous les jours* », précise-t-il, car les saints et les saintes de tous les jours jettent un peu de soleil à l'entrée de l'hiver. Ils

offrent une lueur, ajoute Sylvie Germain, « *dans les ténèbres où nos morts ont disparu* ».

Cette bruine de lumière, les disciples de Jésus vont la découvrir après son départ, comme l'évoque si concrètement l'appendice à l'Évangile de Jean. Il est extraordinaire, ce texte. Le miracle du chapitre 21, ce n'est pas d'abord le filet que remplissaient cent cinquante-trois gros poissons et qui ne s'est pas déchiré ! Le premier miracle, c'est la lumière voilée d'une présence qui s'exprime si discrètement au bord de la plage, à travers quelques mots tellement quotidiens : « *Eh, les enfants, n'avez-vous pas un peu de poisson ? Venez déjeuner !* » (Jean 21,12)

SE TENIR DANS LE PEU

Que nous disent nos morts aujourd'hui ? Quand apparaissent-ils au bord de nos plages ? Quel signe nous envoient-ils de leur présence ? Comment nous invitent-ils à venir déjeuner ? Bien des poètes que j'ai lus, à commencer par les évangélistes, me répondent tous la même chose : nos morts, nous pouvons les rencontrer, ils nous rejoignent, ils encouragent notre chemin, si nous acceptons de nous tenir dans le peu : un peu de pain, un peu de poisson, un peu de foi, comme un grain de sénevé. « *Si peu* », dit Jean Grosjean. Il veut dire « *tellement* ». Car ce peu-là peut déraciner un arbre et lui dire d'aller se jeter dans la mer. L'infime et l'immense sont si proches.

Faire Toussaint tous les jours, c'est aussi jeter sur les morts de l'actualité, parfois si éloignés de nous, un peu de cette lumière reçue en héritage, dont ils ont tant besoin. Dix siècles après l'abbé de Cluny, un moine-poète de Bretagne, Gilles Baudry, nous invite aussi à faire Toussaint tous les jours quand il écrit :

« *Si intensément absents que vous êtes
au cimetière nos vivants
de l'au-delà
Pareils aux arbres de l'arrière-été
vous avez pris racines
dans l'invisible
Doucement rayonnants* » ■

Gilles BAUDRY, *Présent intérieur*, Mortemart, Rougerie, 1998. Prix : 17,38€. Via *L'appel* : - 5% = 16,51€.

Lectures spirituelles



CONTRE L'IDENTITÉ

« *Il est permis et salutaire de ne pas se laisser définir par son nom ou sa naissance* » : l'œuvre de Romain Gary, né Roman Kacew, alias Émile Ajar, est traversée par cette idée. Ce plaidoyer contre l'identité « *est la parfaite illustration d'une démarche juive ancestrale* », selon la rabbin française qui a imaginé ce monologue théâtral dit par « *le fils de l'entourloupe littéraire* », Abraham Ajar. Ce bref texte aussi spirituel que stimulant attaque de front l'identité, cette « *saloperie* » qui « *bouffe toute la place* ». Pour lutter contre elle, écrit-elle très justement, « *il faudrait pouvoir sortir de la binarité et du "soit l'un soit l'autre"* ». (M.P.)

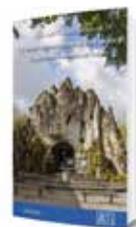
Delphine HORVILLEUR, *Il n'y a pas de Ajar*, Paris, Grasset, 2022. Prix : 12,05€. Via *L'appel* : - 5% = 11,45€.



DANS LA CHINE IMPÉRIALE

Cette BD retrace le parcours du père Matteo Ricci au début XVII^e siècle, jésuite italien tombé amoureux de la Chine. Pendant dix-huit ans, il traverse ce pays afin de servir Dieu, en poursuivant un objectif : rencontrer l'empereur... Mais, pour y parvenir, le chemin est difficile jusqu'à la Cité interdite. Le scénariste Jean Dufaux et le dessinateur Martin Jamar (déjà auteurs d'un album sur Charles de Foucauld) rendent hommage à cet homme pour qui la tolérance et l'ouverture aux autres étaient les maîtres-mots. Message très actuel dans le monde conflictuel qui est le quotidien d'aujourd'hui. (B.H.)

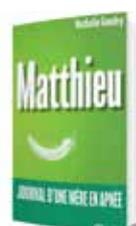
Jean DUFAUX, Martin JAMAR, *Matteo Ricci dans la Cité interdite*, Paris, Dargaud, 2022. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



SANCTUAIRE À MARIE

Difficile d'imaginer l'engouement à la fin du XIX^e siècle pour le culte à la Vierge de Lourdes. Un peu partout sont érigées des répliques de la grotte. Un spectaculaire sanctuaire marial se trouve à Conjoux, près de Ciney. Il compte 94 statues, des grottes artificielles dédiées au culte du Rosaire, à la Nativité, au sépulcre... Cette oeuvre est due au curé du village, Élisée Laloux, qui en a fait un lieu de pèlerinage fréquenté. L'historien de l'art consacre un intéressant petit volume richement illustré à ce site étonnant et au contexte religieux qui a suscité cette ferveur. (G.H.)

Bernard VAN DEN DRIESCHCE, *Le sanctuaire marial de Conjoux. Un patrimoine méconnu de Wallonie*, via jacques.toussaint@artinstitut.be. Prix : 14€. – commander en direct à l'adresse mail renseignée.



LA MORT D'UN FILS

Matthieu est mort à 19 ans dans un accident de voiture. Sa mère évoque qui il était, sa naissance, des moments épars de son enfance (le désir d'avoir un chien, sa difficile initiation à l'art), jusqu'aux jours précédant le drame. « *Ce que je sais de toi est infime comme la durée de la consommation d'une cigarette* », constate-t-elle. Elle raconte les funérailles, parle de la vie d'après et des « *petits signes* » venus de « *cet au-delà* » sous l'aspect de plumes. « *Mon fils est dans ma tête tout le temps. Je voudrais la perdre. Ne plus me souvenir de lui.* » Un texte profond, d'une qualité littéraire inhabituelle pour ce type de récits. (M.P.)

Nathalie GONDRY, *Matthieu*, Waterloo, Luc Pire, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.



SOCIÉTÉ INHOSPITALIÈRE

Les personnes atteintes d'un trouble psychique, tout comme les migrants, sont souvent maintenues à l'écart des sociétés. À l'opposé de l'hospitalité qu'appelle de ses vœux l'auteur, philosophe et politologue. Il se propose de penser un accueil qui évite les écueils déshumanisants de l'hôpital psychiatrique. Et évoque diverses expériences originales et quelques grands courants de pensée. Si l'ouvrage n'est pas vraiment grand public, il reste accessible. Il fait en effet référence aux réalités concrètes et suggère des pistes de changements individuels autant que collectifs. Une invitation à se poser des questions nécessaires. (J.G.)

Mathieu BIÉTLLOT, *Folie de l'hospitalité*, Bruxelles, Couleur livres, 2022. Prix : 16€. Via *L'appel* : - 5% = 15,20€.



ÊTRE EUROPÉEN

« *Européen, qui es-tu ? D'où viens-tu ?* », interroge le sous-titre de cet opuscule d'un ancien directeur de collège en Belgique. Face à ce qui mine ses fondements, « *que reste-t-il de notre belle devise européenne (L'unité dans la diversité) ?* ». L'auteur examine l'Européen dans ses relations à l'Espace (plongée dans l'histoire fourmillant de personnages qui l'ont façonnée), à l'Autre (sur le sol européen, mais aussi au-delà des mers, pas toujours pour le meilleur) et à la Durée (maîtrise du temps grâce notamment aux livres et aux supports sonores et iconiques). Une réflexion pertinente et lucide. (M.P.)

Jean-Luc LEFÈVRE, *La question de l'identité européenne*, Paris, Mon petit éditeur, rééd. 2022. Prix : 12,50. Pas de remise. Trois semaines de délai.

Par-delà l'étrangeté ou l'incohérence

LE POUVOIR

DES RÊVES

Josiane WOLFF

**Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**



Et si, plutôt que censurer, le rêve nous forçait à voir ce que nous n'avons pas capté durant l'éveil ?

un examen ou mourir seraient les cinq rêves universels les plus courants.

La plupart du temps le rêveur n'a pas conscience de rêver. Ses ressentis émotionnels sont pourtant puissants. C'est sa réalité du moment, distordue, mais authentique. Et lorsqu'un rêve est puissant au point de réveiller le dormeur, ce dernier ouvre l'œil en pleine confusion, égaré entre deux réalités.

DE SOI À SOI

De grands esprits se sont interrogés sur cet état particulier de la conscience et ont fait des rêves de leurs contemporains un objet d'analyse. Bernard Lahire, professeur de sociologie à l'École normale supérieure de Lyon et directeur d'équipes du Centre Max-Weber (CNRS), déclare : « *On a tort de penser, comme le prétendait Freud, que le rêve serait une zone de censure dans laquelle nous serions obligés de masquer la réalité de notre pensée. Un rêve est une communication de soi à soi, sans aucun public. Le rêve va droit au but en utilisant l'analogie pour nous forcer à voir ce que nous n'avons pas capté durant l'éveil. C'est un lieu où la censure est levée, contrairement à toutes les situations "publiques".* »

En lisant cette chronique, ne dites pas : « *Moi, je ne rêve jamais !* » Vous rêvez, comme tout le monde, et en moyenne une centaine de minutes par nuit. Simplement, au moment du réveil, vous n'en avez pas le souvenir. Si c'est votre cas, vous êtes ce que Perrine Ruby - chercheuse et co-directrice de l'équipe Sommeil, Rêve et Cognition du Centre de Recherche en Neurosciences de Lyon – appelle « *un petit rêveur* ». Selon cette spécialiste, « *les grands rêveurs sont conscients durant leur sommeil et mémorisent donc mieux leurs rêves, car, dit-elle, le cerveau endormi n'est pas capable de mémoriser une nouvelle information. Il a besoin de se réveiller pour faire ça* ».

DIVAGATION ET RADOTAGE

L'origine du mot rêve est discutée. Il viendrait de l'ancien français *desver* qui signifie *perdre le sens* ou du latin *vagus* pour *divaguer*. Certains textes anciens l'ont traduit par *radoter*, *délirer*, *déraisonner*... Sans doute qu'à première vue le rêve peut être perçu comme un peu de tout cela. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour qu'il perde son sens péjoratif et finisse par remplacer le mot *songer* pour désigner l'activité psychique durant le sommeil.

Les rêves, dit-on, serviraient à éliminer durant le sommeil les connexions inutiles pour ne garder que celles qui sont importantes. Cela favoriserait l'apprentissage en organisant les éléments rencontrés la veille. Selon les analystes du sommeil/rêves qui en consignent les récits, des schémas identiques peuplent la vie nocturne de tous les humains, indépendamment de leur culture. Voler, ne plus pouvoir bouger, être nu, passer

Par-delà l'incohérence apparente de nos puzzles oniriques, le rêve fait apparaître avec netteté des problèmes de société : « *Séquelles d'abus sexuels (...), heurts de la compétition scolaire, effets d'une morale religieuse trop enveloppante, conséquences de la violence parentale physique ou symbolique...* » Instinctivement – et ça n'engage que moi -, persuadée que les rêves étaient autre chose que l'expression d'un inconscient refoulé, j'ai souvent remis en question les théories de Freud. Je ne vous cache pas mon plaisir d'avoir découvert les travaux de Bernard Lahire qui nous donnent les moyens d'accéder avec une plus grande lucidité à la part rêvée de nos existences, individualités incluses dans leur époque. ■

Bernard LAHIRE, *L'interprétation sociologique des rêves* (tome 1) et *La Part rêvée* (tome 2), Paris, La Découverte, 2018 et 2021. Prix : Tome 1 : 25€. Via *L'appel* : - 5% = 23,75€. Prix : Tome 2 : 28€. Via *L'appel* : - 5% = 26,60€.

Sortir de sa “zone de confort”

ÉLOGE

DE LA TRANSGRESSION

Laurence FLACHON

Pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)



Alors que dans le monde se profilent de nombreux replis identitaires, il est important de se mettre à l'écoute des récits qui “déplient” nos âmes et nos imaginaires.

L'Évangile transgresse toutes les frontières : géographiques et physiques, religieuses et sociales et même... nos frontières intérieures, provoquant des retournements qui deviennent parfois de véritables conversions du regard et du cœur. Corneille puis Pierre vont en faire l'expérience dans un récit qui se trouve au chapitre dix du *Livre des Actes*.

UN "CRAIGNANT DIEU"

Corneille est un homme pieux et généreux envers le peuple juif. Il est un "craignant Dieu", c'est-à-dire un païen qui fréquente la synagogue dans un groupe distinct du judaïsme car il n'a pas fait le pas de la conversion. Dans le portrait de Corneille, qui est à la fois païen et revêtu des qualités du croyant juif, se dessine déjà la dissolution des frontières qui voulaient qu'il y ait des différences dans l'accès à Dieu. Alors qu'il prie, il a une vision : celle d'un ange de Dieu qui entre chez lui. Le seuil de la maison d'un païen est franchi. Et cette première “transgression”





en induit une autre : l'ordre est donné à Corneille d'envoyer ses hommes dans la demeure de Pierre. En acquiesçant, Corneille franchit la règle de séparation entre juifs et non-juifs. Dans la suite de ce récit, la difficulté centrale sera de faire entrer Pierre, qui respecte ces règles de séparation, dans la maison de Corneille.

Il faudra à Pierre et Corneille de l'audace pour avoir le courage de la transgression. Une notion que le langage courant enferme dans l'ordre de la violation des lois ou des commandements. Pourtant, ses ressources sémantiques et symboliques ouvrent d'autres horizons. Transgresser, c'est aussi, étymologiquement, traverser, explorer, franchir, dépasser. La transgression évoque la volonté de connaître, le courage de refuser de se soumettre.

NOUVELLE POSTURE

L'éloge de la transgression est le titre d'une œuvre du sculpteur Philippe Ramette. On peut y voir une jeune fille en train de se hisser au sommet d'un socle. Cette œuvre a été pensée en lien avec le combat des femmes indiennes qui luttent quotidiennement pour la reconnaissance de leurs droits. La petite fille enfreint les règles et les contraintes définies par le périmètre et escalade le socle. Cette sculpture ne manque ni de poésie ni d'humour. En l'observant, nous pouvons

être saisi par un léger sentiment d'insubordination. Cette fillette est-elle au fond en train de grimper sur son socle ou de s'en échapper ? Est-elle en train de s'installer, est-elle en train de filer ? Elle est en tout cas dans le mouvement, sortant du cadre-socle. Qu'est-ce que c'est que cette statue en mouvement qui incite le spectateur à bouger lui-même pour ne pas se heurter à l'œuvre ?

Le même artiste est l'auteur de la statue d'un homme en costume, le regard tourné vers l'horizon, qui s'intitule *Éloge du pas de côté*. Seul un pied repose sur le socle, l'autre s'en échappe. Un hommage à l'écart, à l'audace, au léger déséquilibre nécessaire à la marche...

Deux œuvres en résonance avec le récit du *Livre des Actes* qui évoque ce moment décisif de l'histoire du christianisme où le temps est venu d'ouvrir largement la porte, d'aller au-delà des cercles de convertis venant du judaïsme. L'Évangile n'est pas réservé à quelques-uns : il jaillit de son socle initial témoignant d'un Dieu universel, un Dieu qui n'appartient à personne, mais s'offre à tous. Et Pierre devra revoir sa conception du pur et de l'impur, ses règles alimentaires et religieuses, pour devenir le témoin de ce Dieu qui fait fi des barrières que nous érigeons patiemment entre nous et nous encourage à oser "sortir du cadre" pour lui être fidèle. ■

Peur des chamboulements mondiaux

UN AVEUGLEMENT NOMMÉ DÉNI

Michel PAQUOT

« Le déni est un bras de fer avec la réalité », constate le psychiatre Serge Tisseron qui lui consacre un essai qui tombe à point nommé. Le réchauffement climatique, la pandémie et les vaccins, jusqu'à l'agressivité guerrière de Poutine : face à la violence du monde, on a trop souvent tendance à faire l'autruche.

« **N**ous sommes tous menacés de basculer dans le déni. Parce que nous désirons un autre monde, d'autres partenaires, une autre vie, et que nous sommes pour cette raison prêts à nous aveugler. Et il n'est pas nécessaire de chercher bien loin pour découvrir que nous y avons tous plongé un jour ou l'autre et que nous sommes prêts à la faire encore. Tout simplement parce que le déni est un processus psychique normal. Il est en effet destiné d'abord à ne pas nous sentir submergés par des bouleversements brutaux qui nous obligent à faire face à trop de changements de front. »

DÉNI CLIMATIQUE

Serge Tisseron ne pourrait mieux dire. Depuis des années, le GIEC, les collapsologues et tant d'autres chercheurs, scientifiques ou simples observateurs s'alarment, et alarment, sur les dangers du réchauffement climatique. Un dérèglement confirmé mois après mois, par la sécheresse de cet été, annoncée comme l'ébauche d'un futur pas si lointain, les inondations récurrentes, les risques d'incendies, les ouragans et tornades qui se multiplient... « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs », lançait Jacques Chirac au Sommet de la Terre il y a tout juste vingt ans. Et pourtant, pour une large part, on continue à vivre comme avant. Refusant de voir l'avenir en face, se cantonnant dans une forme de déni plus ou moins assumé. « Ce qui est intéressant avec le déni sur le réchauffement climatique, remarque le psychiatre, ce sont tous les efforts faits pour se le cacher. Une forte proportion de la population reste convaincue que l'activité humaine n'y est pour rien, parce que ça la rassure. Elle se dit qu'il est inutile de modifier ses comportements, renforcée par la société qui incite à consommer. Être dans le déni de la finitude de la planète c'est être dans celui de sa propre finitude. »

« Le déni est un bras de fer avec la réalité. Il ne s'agit pas d'une erreur de jugement, mais d'un aveuglement au sens où ce n'est pas seulement une façon d'ignorer un fait, mais bien la valeur et l'importance de celui-ci. C'est une posture active. Dans l'ignorance, on ferme les yeux et les oreilles. Dans le déni, on devient un militant d'une cause alternative. » Il distingue ainsi le déni des « biais cognitifs », ceux du moindre effort, de confirmation, de normalité, de conformisme... qui sont des erreurs d'appréciation maintenant l'individu dans sa « zone de confort », sans l'obliger à revoir ses habitudes de pensée.

POSTURE PSYCHIQUE

« Si, dans un biais cognitif, je me trompe, c'est par facilité. Et je suis tout prêt à le reconnaître parce que ce qui est en jeu, c'est mon appréciation de la réalité. J'ai cru comprendre une chose, j'admets avoir fait une erreur. Dans le déni, ce n'est pas mon jugement sur un événement qui importe, mais ma place au monde, mon identité. Ce n'est pas une paresse de l'esprit, mais un effort pour soutenir une vérité alternative. Le déni est une posture psychique qui ne se mesure pas seulement à ce que je dis, mais à ce que je pense, éprouve, à la place que cela occupe dans mon organisation du monde. Celui qui est dans le déni est sincère, c'est pour cela qu'on doit le prendre au sérieux. »

« Il faut vraiment comprendre la dynamique du déni. On ne s'y engage pas pour rien, il repose toujours sur une logique. Ce peut être une souffrance qui n'a pas été reconnue. Par exemple les parents qui se sont enfermés dans le déni des sévices sexuels qu'ils ont pu subir enfants de la part de leurs parents ou d'autorités religieuses. Ils s'y sont enfermés car il n'y avait personne pour les écouter. Ils se trouvent alors dans le déni de ce que peuvent subir à leur tour leurs propres enfants. C'est, pour eux, la seule manière de faire entendre le fait qu'on ne les a pas reconnus, qu'on n'a pas pris en compte leurs préoccupations, leur douleur, leur déniement le droit d'exister. C'est une logique de déni contre déni. »

AMERTUME ET COLÈRE

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte face à la covid, dont le risque a été largement sous-estimé et la gravité minorée par certains, et aux vaccins considérés comme dangereux parfois par les mêmes, il est très difficile, voire impossible, de convaincre quelqu'un qui se trouve dans le déni. Il ne faut ni le brusquer, ce serait contre-productif, il se braquerait davantage, ni le sermonner ou tenter de le convaincre qu'il a tort. Sans pour autant se comporter comme s'il n'y avait pas de déni. Serge Tisseron préconise la démarche du *care* : s'intéresser à son cheminement intérieur, à ce qui l'inquiète. « Il faut lui parler de la vie, de toute une série de choses sans rapport avec ce qu'il dénie. On s'aperçoit souvent que, derrière, il y a une amertume, une colère apparemment éloignée de son déni, sinon psychologique. »



SERGE TISSERON.

« Être dans le déni de la finitude de la planète c'est être dans celui de sa propre finitude. »

Pourtant, nier une maladie grave ou la mort, n'est-ce pas un moyen de se protéger ? « Le déni vient du vocabulaire psychiatrique où il signifie la capacité de l'être humain à se masquer provisoirement une situation gravement traumatique, comme l'annonce d'un mal incurable. C'est un mécanisme protecteur qui va permettre d'assimiler la réalité à son rythme. En la refusant d'abord entièrement, puis en en admettant une petite partie, puis une autre, et une autre encore, jusqu'à l'accepter dans sa totalité. Le problème se pose lorsque le déni s'installe. Et, aujourd'hui, c'est d'autant plus le cas que, quel qu'il soit, vous trouverez toujours sur internet des gens qui sont d'accord. Avec les algorithmes, vos relations se sont réduites au noyau de personnes qui partagent vos convictions. Petit à petit, vous vous coupez de la réalité. Le danger est colossal. »

THÉORIE DU COMLOT

Selon Tisseron, « internet ajoute une menace pour la démocratie ». « Les dénis de l'inceste ou de la pédophilie dans l'Église ont provoqué des souffrances gigantesques, sans pour autant menacer la démocratie, observe-t-il. Mais le déni d'humanité relayé par internet, oui. Considérer, par exemple, une partie de la population comme des chiens, va les marginaliser, voire pire. » Ce déni d'humanité a notamment débouché, en 1994, sur le génocide rwandais, véhiculé non par la Toile, embryonnaire à l'époque, mais par la radio des Mille Collines qui traitait les Tutsi de « cancrelats » à écraser.

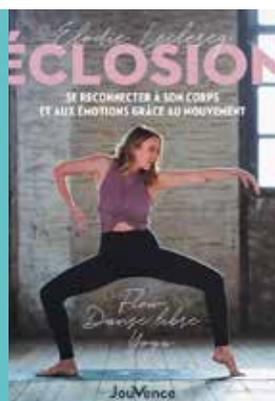
Le psychiatre dresse un lien entre le déni et le complotisme qui a profité d'internet pour se répandre. Il en décortique le mé-

canisme insidieux. « Le déni n'a pas besoin de la théorie du complot, mais celle-ci le renforce considérablement. Elle est très importante pour cimenter les dénis individuels. Comme je n'accepte pas une partie de la réalité, je l'ignore. Mais je n'y parviens pas car elle revient toujours. Je cherche alors les arguments qui vont dans mon sens pour me convaincre que j'ai raison. Sur internet, je tombe sur des personnes qui pensent comme moi. Et au bout du compte, je trouve quelqu'un, souvent cultivé et qui s'exprime bien, qui propose une théorie intégrant mon déni, tout en allant bien au-delà. Par exemple, je suis dans le déni du vaccin. Je découvre que des gens sont persuadés que des labos pharmaceutiques liés aux GAFAM veulent dominer le monde grâce à la 5G, etc. Tout d'un coup, mon petit déni qui ne portait que sur l'utilité des vaccins est pris dans une théorie expliquant le monde entier. Je n'avais qu'un élément du problème et je comprends maintenant que j'étais dans le vrai. La théorie du complot est totalitaire au sens où elle englobe l'ensemble des événements incompréhensibles du monde. »

Comme le rappelle Serge Tisseron dans son livre, le déni ne concerne pas que les autres. On est confronté à tellement de bouleversements rapides et violents difficiles à assimiler et à comprendre qu'il nous menace beaucoup plus que par le passé. On est tous potentiellement enclins à refuser certaines choses parce que tout va trop vite. Il faut dès lors apprendre à se protéger contre le risque de basculer dans le déni. ■

Serge TISSERON, *Le déni ou la fabrique de l'aveuglement*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 22€. Via L'appel : - 5% = 20,90€.

Au-delà
du corps



ÉCLORE PAR LE MOUVEMENT

« Le mouvement a ce pouvoir magique de nous aider à lâcher, laisser aller, suivre le courant. » Sur base de sa propre expérience, Élodie Leclercq a découvert que se mettre en mouvement pouvait permettre de guérir, en « redescendant de la tête au corps ». Elle ex-

plique ici comment mettre cela en pratique en reconnectant le corps aux émotions. Avec des explications, des exercices, des pauses-poésie, des vidéos, de la musique et des techniques qu'elle a elle-même mises au point. (F.A.)

Élodie LECLERCQ, *Éclosion*, Saint-Julien-en-Genevoix, Jouvence, 2022. Prix : 18,90€. Via L'appel : -5% = 18€.



Magicien, clown et amuseur public

Michel PAQUOT

XAVIER SOURDEAU : **« JE SUIS UN MAGICIEN DE L'ÂME »**

Boris, Jean-Lou, Stanley, Rudy, Harry Speed, Paparazzite... Derrière ces différents personnages se cache le clown-magicien tournaisien Xavier Sourdeau, convaincu que l'humour et le merveilleux peuvent enchanter le quotidien.

« **J**e me définis comme magicien et clown. La magie entraîne un émerveillement, un questionnement, et le clown permet le rire. » Xavier Sourdeau ne conçoit pas l'un sans l'autre. « *Un magicien est quelqu'un qui apporte du merveilleux. On parle d'illusionniste, de prestidigitateur, presti, rapide et digi avec les doigts. Il permet de dépasser la réalité et d'amener les gens dans un univers différent. Il doit émaner de lui une présence, il lui faut posséder un style singulier. Je vois trop de copier-coller de magiciens car maintenant, sur internet, en deux clics, on a accès à beaucoup de choses. J'ai appris avec un maître-magicien, mais aussi au travers des livres et des DVD. C'est ainsi que j'ai pu être plus créatif dans mon travail. J'aime bien être le premier surpris par ma magie, je la subis, cela donne un côté comique.* »

ÊTRE PRÊTRE

Le Tournaisien sexagénaire n'est pas né dans ce milieu-là. Et enfant, il n'a pas reçu de boîte de magie. Pas plus qu'il n'a usé son short sur les gradins des chapiteaux de cirques. Sa mère était prof de gym, son père ingénieur, avec un côté « *fanfaron* », tourné vers les autres. Il a suivi la catéchèse de l'abbé Vandeputte, un frère trappiste qui préférerait emmener ses ouailles à la grotte d'Allain, un site marial tout proche, plutôt que de rester enfermé entre quatre murs. « *À un moment donné, j'aurais voulu être prêtre, cela m'a traversé l'esprit, se souvient l'ex-enfant de chœur. J'aimais bien cette humanité et le message chrétien. Je suis allé à l'école des frères, mais au collège Notre-Dame, je ne me suis pas intégré. Aujourd'hui, j'ai l'impression que les religions peuvent être un placebo de l'espoir. La foi est importante, il faut croire en quelque chose. Mais les religions ont engendré de nombreux conflits.* »

Devenu animateur en plaines de jeux, il fait une double découverte : qu'il possède un bon feeling avec les enfants et qu'il aime se déguiser. À l'université de Louvain-La-Neuve, il s'inscrit en psychopédagogie, s'orientant ensuite vers l'orthopédagogie, une discipline tournée vers les enfants présentant des difficultés d'apprentissage. Mais son destin l'attend au détour du piétonnier. D'une part, avec le Kot Jonglerie animé par Vincent Wauters où il s'initie à des techniques du cirque, comme le jonglage et l'acrobatie. D'autre part, avec le Cirque du Trottoir où il rencontre le clown Stanislas qui va tenir un rôle déterminant pour lui.

LA VOIE DU CŒUR

« *Comme je faisais des petits spectacles et je voyais que ça marchait, je me suis demandé si je voulais continuer toute ma vie dans l'enseignement.* » Après cinq ans de professorat, il choisit la voie du « cœur » et suit des formations orientées vers le jeu clownesque à l'école de Cirque de Bruxelles où il se forme à la commedia dell'arte avec Franco Dragone. À Bruxelles, il suit aussi les cours de l'école Lassaad axée sur le théâtre de geste. « *J'ai travaillé le mouvement, la pantomime, le mime. J'ai privilégié le travail gestuel* », raconte-t-il. Très vite, il est attiré par le théâtre de rue. « *Je suis un amuseur public, je n'ai pas envie de m'enfermer dans une salle ou sous un chapiteau. Ce type de théâtre vous oblige à être toujours bon, sinon vous n'avez pas d'argent dans votre chapeau. Il faut être sincère et avoir une certaine éthique. Ce rapport direct avec le public me plaît beaucoup, j'accroche les gens avec des éléments de cirque. Je m'adresse à tout le monde, privilégiant le partage.* »

Son art l'a amené à voyager. En 1990, un an après la chute du Mur de Berlin, il se rend à Prague pour accompagner une artiste peintre de *street art*. L'aventure tourne court et le voilà en train de faire ses tours clownesques sur le pont Charles, provoquant l'ébahissement et l'amusement d'un public nombreux. En 2009, dans le cadre du projet Mali-Mali, il accompagne le griot-musicien Baba Sissoko et la fanfare d'Éloi Baudimont. Lors de ce même séjour, il se rend au Sénégal avec une ONG humanitaire. Il se produit sur une place de village où, brandissant des bols vides, il implore le ciel pour qu'il les remplisse, avant de boire l'eau ainsi récoltée. « *Je suscitais beaucoup d'interrogations, d'autant que l'accès à l'eau est un véritable problème pour eux. La magie noire est très présente. Les gens me prenaient pour un sorcier, certains s'enfuyaient en courant. Mais comme je basculais dans la comédie, ils se rendaient compte que c'était pour rire.* »

CHOC PALESTINIEN

Le voyage qui l'a le plus marqué, et qui reste encore très présent en lui aujourd'hui, est celui effectué en 1993 en Palestine. « *Le consul de Belgique voulait qu'on aide à ouvrir une école de cirque à Ramallah. J'ai pris la guerre en pleine poire. À un check-point, des soldats israéliens, très jeunes, m'ont demandé ce que je venais faire là. J'ai dit que j'étais magicien et, à leur demande, j'ai fait des tours, ce qui les a détendus. Finalement, l'un d'eux m'a lancé mon passeport à la figure en disant que j'étais "un artiste pour terroristes". Cela m'a vraiment choqué, j'étais confronté à une haine qui semble inextricable.* » Il a joué dans des salles, dans la rue, sur des places devant un public enthousiaste, grimé en Harry Speed.

Il campe en effet une galerie de personnages burlesques qui interviennent à des moments différents. Le plus élégant, arborant un smoking pour accueillir les invités à un événement particulier, s'appelle Jean Lou. Boris, plus trash, a été imaginé pour Halloween, mais peut apparaître à d'autres occasions. Il y a aussi Stanley, un drôle d'explorateur. Ou encore Rudy, accompagné d'Adrienne dans le spectacle de sa compagnie, Truc & cie. « *J'essaie d'avoir un panel assez large, mais toujours avec un axe orienté vers la magie burlesque. Les gens ont besoin de merveilleux, comme le confirme le succès d'Harry Potter. Le monde dans lequel on vit est tellement dur, négatif, on a besoin de ces bulles magiques. Avec les réseaux sociaux, tout le monde a un avis sur tout, j'évite de tomber là-dedans. Quand on voit les influenceurs, cela fait peur, c'est de la manipulation. C'est inquiétant. On devrait plus mettre en évidence des journalistes, des médecins, des philosophes, des infirmières qui font des choses essentielles.* »

Il a participé pendant plusieurs années au festival La Baguette d'Or de Monte-Carlo, où il a croisé Patrick Sébastien qui l'a programmé dans sa célèbre émission, *Le plus grand cabaret du monde*. Et, sous les traits de Boris, il est apparu à la télévision dans *Boyard Land*, la déclinaison estivale de *Fort Boyard*. Lui qui a fait une sévère dépression mélancolique, aime citer Raymond Devos (« *Le rire est une chose sérieuse* ») et conserve une admiration éperdue pour Charlie Chaplin. « *Le clown est subversif, comme Chaplin avec Le Dictateur, Les temps modernes ou The Kid. Comme le bouffon, il peut se moquer du roi – pour autant qu'on ne lui coupe pas la tête !* » ■

Un changement de civilisation

L'HOMO NUMERICUS, FILS DE DYLAN ET THATCHER

Michel PAQUOT

Horizontale et laïque. C'est ainsi que se veut la révolution numérique : sans la verticalité de la société industrielle et sans la religiosité des sociétés agraires. Une première dans l'histoire humaine. Il s'agit donc bien d'un choc civilisationnel, au même titre que l'ont été les révolutions industrielles du XIX^e siècle. Mais si les importants effets sociétaux causés par celles-ci étaient indirects, cette révolution technologique vise à modifier les rapports humains. « Elle cherche à accroître la productivité des humains, observe Daniel Cohen. Mais hier, c'était avec le travail à la chaîne ou la mécanisation de l'agriculture. Aujourd'hui, dans la société de service où nous vivons désormais, ce sont les relations interpersonnelles qui vont être transformées. La manière de faire société a considérablement changé, l'être que nous sommes est totalement différent. »

SÉVÈRE DÉSILLUSION

À l'origine, la promesse était belle : générer une sorte d'intelligence planétaire comme antidote à ce que la

mondialisation était en train de produire : désaffiliation, désocialisation, destruction de l'ancien tissu industriel avec les délocalisations et la multiplication des sous-traitants, etc. Et ainsi offrir à la société civile mondiale les capacités de s'affirmer. Autant dire que la désillusion est sévère. Cette révolution numérique a, au contraire, entraîné une plus grande solitude et un individualisme social. Les grandes institutions donnant du liant à toute communauté humaine, les syndicats, les partis politiques, les universités ou les entreprises, ont été attaquées au nom du fantasme qu'une société peut s'en passer à condition d'octroyer aux individus les moyens de communiquer.

Pourquoi cela n'a-t-il pas marché ? « Parce que cet homo numericus est le fils de Dylan et de Thatcher, argumente l'économiste. Héritiers de la contre-culture des années 60, les pionniers de la révolution numérique ont voulu donner les moyens de penser une société en horizontalité. Mais ils ont découvert qu'ils étaient les aliments d'une contre-révolution conservatrice, libérale, qui a utilisé leur instrument pour mettre la société en compétition permanente. » Le monde

numérique a permis qu'existent les printemps arabes, #metoo, *Black Lives Matter*, la révolution iranienne, où des individus forment une collectivité. Mais il a aussi produit le néolibéralisme qui entend détruire l'État et les institutions, les syndicats et entreprises ou, récemment, la victoire des néo-fascistes en Italie. « Une fragmentation de l'espace social en de gouttelettes de gens isolés. »

ASPIRATION GÉNÉRALE

« Les réseaux sociaux constituent une caisse de résonance extraordinaire. Ils donnent à des groupes sociaux minoritaires, ou qui auraient été étouffés, la capacité, tout d'un coup, avec une étincelle, de faire entendre une aspiration générale. Mais la manière ensuite de faire société est celle de Thatcher. Les printemps arabes ne se sont pas très bien terminés, faute de corps sociaux. Nous vivons dans un monde désinstitutionnalisé. La vie politique, aujourd'hui, ce sont un chef et des réseaux sociaux. C'est bien d'y dénoncer l'inaction des politiques face au réchauffement climatique, ça mobilise, mais ce n'est pas suffisant,

Médias
&
Immédi@ts

RELIGIONS ÉCLAIRANTES

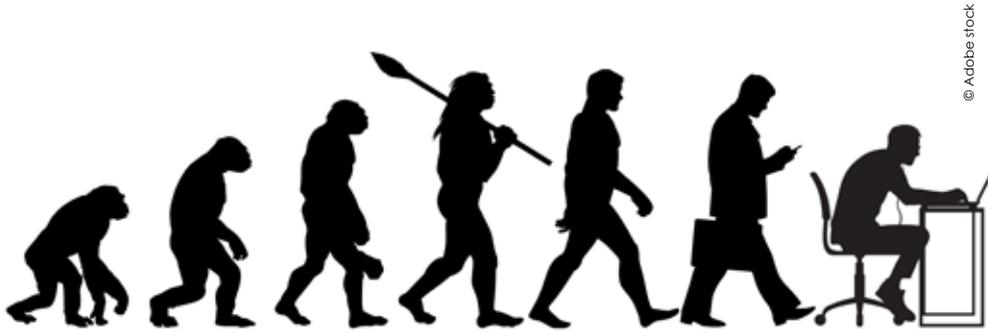
Face aux défis posés par le dérèglement climatique, les pollutions et la destruction de la biodiversité, et devant les changements indispensables pour les résoudre afin continuer à rendre la Terre habitable, le quotidien français *La Croix* propose une série de podcasts racontant ce que les traditions religieuses ont à apporter. Dans la saison 5 de « Place des religions », des théologiens, historiens, philosophes et militants de terrain témoignent.

📄 www.la-croix.com/Religion/serie-podcast-ecologie-religion-rechauffement-climatique-deforestation-pollution-2022-05-16-1201215328

TOUT FRANQUIN

En 1985, dans *Et Franquin créa la gaffe* (ré-édité ces jours-ci), le célèbre créateur belge de Gaston Lagaffe, du Marsupilami ou de Modeste et Pompon accordait au journaliste Numa Sadoul une série d'entretiens qui restent encore aujourd'hui une référence en la matière. L'auteur des *Idées noires* (1924-1997) y évoque ses débuts chez Spirou, ses pannes d'inspiration et bien d'autres aspects de sa vie et de sa carrière. Les meilleurs passages sont disponibles en podcasts.

📄 www.rtf.be/article/franquin-genie-de-la-bd-se-raconte-dans-un-podcast-inedit-en-6-episodes-10930866



© Adobe stock

RÉVOLUTION NUMÉRIQUE. Jusqu'à quel point va-t-elle détruire le vivre-ensemble ?

cela ne permet pas de trouver une solution. Seuls les acteurs sociaux peuvent le faire. Et les populismes se nourrissent toujours de cette situation d'anomie sociale, ce passage d'une société de classes à une société de masse. Dans le monde populiste, on ne parle plus du réel, des individus cherchent des récits pour comprendre la place qu'ils occupent dans la société. »

Facebook, Instagram et autres TikTok sont devenus une jungle où chacun doit s'imposer en parlant plus haut que son voisin, entraîné dans une compétition sauvage pour capter l'attention. « Vous n'y cherchez pas une information, un échange d'idées, mais la confirmation de vos préjugés, déplore Daniel Cohen. Vous vous retrouvez très vite avec des gens qui pensent exactement comme vous. C'est un individualisme collectif, un entre-soi. Ce qui est perdu, c'est l'altérité, le rapport à autrui, la contradiction. Les réseaux sociaux agrègent des gens autour de thèmes clivants, ce qui rend très difficiles ensuite les compromis. Ils ont marchandisé les idées qui sont devenues des biens de consommation.

Le défi est de recréer de la diversité et de l'inclusion sociales. Avoir une société à la fois horizontale et inclusive. »

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Dans la révolution numérique, on aurait pu penser qu'au même titre que l'invention de l'écriture ou de l'imprimerie, l'intelligence artificielle serait au service du développement de l'intelligence humaine. Elle a en réalité débouché sur un « capitalisme numérique de surveillance ». « Elle permet de tout savoir, de leur naissance à leur mort, des huit milliards d'humains qui peuplent la planète. C'est une bombe qui va exploser. Par exemple, les procédures de recrutement peuvent être mondialisées, compter dix millions de candidats, sans qu'il leur faille postuler puisque l'algorithme viendra les chercher en fonction de ce qu'il sait d'eux. L'IA ne va pas prendre la place de l'intelligence humaine parce qu'elle ne pourra pas faire le dernier pas, seulement les nonante-neuf qui précèdent. Elle peut jouer aux échecs

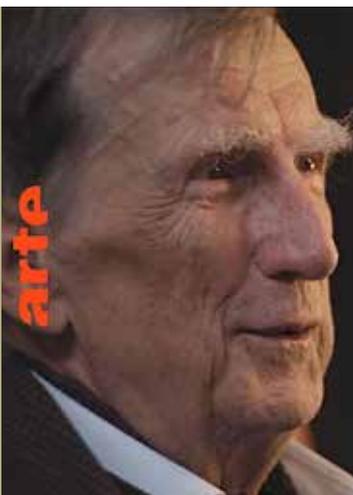
Fruit de la contre-culture et du néolibéralisme triomphant, la société numérique en marche crée un « choc civilisationnel » où internet et ses possibilités infinies génèrent individualisme et solitude sociale. L'économiste Daniel Cohen le déplore dans un essai vivifiant.

car l'humain n'est pas nécessaire pour certifier. Mais si elle est en mesure de proposer des œuvres musicales, elle est incapable de savoir si elles sont bonnes ou non. »

« Nous avons tendance à exagérer les impacts de court terme de nouvelles technologies mais à en sous-estimer les effets de long terme. Ce qui semble écrit est que la révolution numérique va profondément reconfigurer la vie sociale. Chacun sera sommé de réfléchir à la manière de remplacer des collaborateurs humains par des assistants algorithmiques, d'organiser une réduction drastique des rencontres en face à face, bouleversant radicalement le rapport à autrui. C'est ce risque majeur de déliaison sociale qui est d'ores et déjà en train de bouleverser nos sociétés, entraînant un lot incalculable de dégâts psychologiques et sociaux. » ■



Daniel COHEN, *Homo Numericus. La "civilisation" qui vient*, Paris, Albin Michel, 2022. Prix : 20,90€. Via L'appel : - 5% = 19,90€.



ÉCOUTER BRUNO LATOUR

Mort le 9 octobre dernier à 75 ans, le philosophe et sociologue français Bruno Latour laisse une œuvre d'une ampleur considérable qui aura bouleversé les sciences sociales, enrichi la philosophie et, jusqu'à ses derniers jours, permis de mieux saisir le monde actuel. Traduit en plus de 20 langues, plus célèbre à l'étranger que dans son pays, il était

considéré comme l'un des penseurs mondiaux les plus influents. À cet homme qui a longtemps évité les médias, Arte rend hommage en diffusant une série de 11 entretiens inédits réalisés en octobre 2021, dans son bureau, par le journaliste du Monde Nicolas Truong. Pour la première fois, il revisite avec finesse et humour, dans une langue accessible à tous, cinquante années de recherches.

À voir sur arte.tv

APPRENTISSAGE

TV5 Monde s'associe à Amazon à l'occasion du lancement d'Amazon Kids sur Alexa, l'enceinte connectée du géant de la distribution. La chaîne interviendra dans *Les dictées d'Archibald*, dans l'application "Ma dictée". Les enfants pourront s'exercer à faire des dictées adaptées à leurs niveaux. Cet accord entre du public et du privé peut poser question.

Par le réalisateur de *Girl*

L'AMITIÉ À FLEUR DE PEAU

Jean BAUWIN

Rémi et Léo ont treize ans tous les deux, ils aiment s'inventer des histoires, jouer ensemble ou faire la course dans les champs de fleurs. Ils sont inséparables et n'imaginent pas devoir un jour vivre l'un sans l'autre. Leur amitié est très physique et intime, d'ailleurs leur proximité s'exprime par des gestes tendres, d'une infinie douceur et d'un naturel évident. Ils sont heureux, sous le regard bienveillant de leur famille. Cependant, à leur entrée en école secondaire, le regard curieux des autres élèves et leurs remarques insidieuses ou insultantes finissent par avoir raison de leur insouciance et modifient en profondeur leur relation. La tendresse qu'ils exprimaient de façon si spontanée devient suspecte. Là où il n'y avait que de l'amour, les autres voient de la sexualité. Là où il n'y avait que de l'insouciance, les autres installent de la honte. Là où il n'y avait que de la joie, les autres insistent la culpabilité.

ÉLOGE DE LA FRAGILITÉ

Avec ce deuxième long métrage, le réalisateur gantois confirme tous les talents qu'il a révélés dans *Girl*, film pour lequel il a obtenu la Caméra d'or à Cannes en 2018. Le festival le ré-

compense à nouveau du Grand Prix 2022 pour ce drame, qui a fait pleurer toute la Croisette. Lukas Dhont a le don de filmer l'intimité d'une amitié avec une pudeur à fleur de peau, un naturel et une évidence, rarement vus au cinéma. Il ne fait que suggérer l'homophobie ordinaire dont sont victimes les deux garçons. Il veut surtout montrer comment ils vont être impactés par les normes de la masculinité que véhicule la société. Quel regard le spectateur va-t-il porter sur cette amitié sensuelle et intime ? Va-t-il se rendre complice du drame en perversissant, par ses jugements, ce qui est beau, ce qui est pur, ce qui est bon ?

Lukas Dhont confie qu'il se sent proche du personnage de Léo. Lorsqu'il était tout jeune, il a été stigmatisé parce qu'on le voyait comme un garçon féminin et fragile. Alors, il a pris peur et s'est éloigné de ses amis masculins et les a repoussés. Il s'est coupé de son langage émotionnel, s'interdisant d'exprimer son amour pour un autre garçon, et il porte, aujourd'hui encore, les conséquences de cette blessure très personnelle. Il ajoute : « *Je trouve que cette fragilité, cette tendresse dans l'univers masculin, nous en avons besoin.* »

Il a été frappé par l'étude d'une psy-

chologue américaine qui montrait qu'à treize ans, les garçons évoquent volontiers leur monde intérieur. Ils parlent de leurs amitiés masculines comme des histoires d'amour. Leurs amis sont les personnes les plus importantes pour eux, avec qui ils partagent tous leurs secrets. Mais lorsqu'ils ont dix-huit ans, ils sont plus distants et ont du mal à s'exprimer sur les relations entre hommes. Ils se conforment à un idéal de masculinité qui les exclut de leur propre intimité et muselle leur fragilité.

DERRIÈRE LES SILENCES

C'est par le cinéma que le réalisateur a pu se confronter à lui-même et se reconnecter à cette tendresse qui était en lui. Ses films parlent pour lui. Plutôt que de valoriser la force ou la violence, il veut redonner toute sa place à la tendresse et faire de la fragilité un super pouvoir. « *Pendant très longtemps, j'ai considéré comme une faiblesse tout ce qui était fragile en moi et j'ai essayé de le transformer. Et puis, je me suis rendu compte que c'est ma fragilité qui me rendait fort. C'est ce que j'essaie d'exprimer à travers les personnages de mon film.* »

Du haut de ses treize ans, Léo tente de se conformer à ce qu'on attend de lui. Il se met à jouer au hockey sur glace, comme s'il voulait prouver sa masculinité. Ces scènes, presque chorégraphiées par le réalisateur, sont comme une métaphore de son évolution intérieure et de la violence qu'il retourne contre lui. Léo se cache dans son maillot et derrière la grille de son casque, qui masque son visage. Son costume pèse sur ses frères épaules et l'enferme, comme la culpabilité qui le ronge.

Toiles & Planches

FABLE POLITIQUE

Sous la forme d'une fable animalière, *Les animaux de la ferme* de Georges Orwell raconte les espoirs soulevés par le communisme, mais surtout la manipulation des dirigeants et l'aveuglement du peuple qui ont permis les pires dérives dictatoriales et les crimes commis. Les techniques pour tromper l'électeur n'ont pas beaucoup changé. Cette adaptation musicale avec une dizaine d'artistes est une piqure de rappel nécessaire.

Animals Farm de Thierry Debroux 10/11→10/12 Théâtre royal du Parc, rue de la loi 3, Bruxelles. ☎02.505.30.30
🌐www.theatreduparc.be

LE CŒUR BATTERIE

Doué pour la batterie et passionné par les rythmes du monde entier, Adrien n'a pas les mêmes modes de fonctionnement que les autres garçons. Certains le pensent "attardé". Avec talent et humour, l'acteur et musicien Pierre Martin livre une performance incroyable pour raconter son histoire extraordinaire, déroutante et bouleversante. Ce vrai coup de cœur ravit toutes les générations et offre un autre regard sur l'altérité.

Une vie sur mesure de Cédric Chapuis 03/11→31/12 Théâtre Le Public, rue Braemt 64-70, 1210 Bruxelles. ☎0800.944.44 🌐www.theatrepublic.be



LÉO ET RÉMI.
Amis pour la vie ?

Close, le nouveau chef-d'œuvre de Lukas Dhont, retrace le drame bouleversant vécu par deux jeunes garçons, expulsés brutalement de l'innocence de l'enfance par le regard des autres.

Sensible à la beauté, Lukas Dhont apporte un soin tout particulier à ses prises de vues, ses décors et ses lumières. Il offre des images rayonnantes de couleurs, dans les champs de fleurs que cultivent les parents de Léo. Au fil des saisons qui s'égrènent, le labeur aux champs prend de plus en plus de place dans la vie du jeune garçon. Il abandonne ses jeux d'enfant pour participer aux travaux de l'exploitation horticole. Il met les mains dans la terre, porte des cageots et, ce faisant, entre dans le monde des adultes.

Les deux jeunes acteurs expriment à l'écran une complicité rare. Eden Dambrine, dans le rôle de Léo, et Gustav De Waele, dans celui de Rémi, ont trouvé très vite les moyens d'exprimer corporellement et dans leurs yeux la complexité de leurs mondes intérieurs. Le cinéaste les filme au plus près, magnifie leurs regards hypnotiques. Ils parviennent à expri-

mer l'essentiel dans le non-dit, dans les silences, les regards évités ou les gestes retenus. « *Je cherche à trouver en eux ce qui peut parler sans parler, ce qui se passe à l'intérieur d'eux* », explique-t-il. Il faut être un grand artiste pour filmer une pièce vide et faire le plein d'émotions.

TENDRE VIRILITÉ

Pour les encadrer avec une bienveillance toute maternelle, Émilie Dequenne joue la mère de Rémi avec une sensibilité désarmante, et les larmes qu'elle tente de contenir débordent dans les yeux du spectateur. Léa Drucker, quant à elle, est la mère de Léo. Malgré sa présence aimante et toutes ses attentions, elle peine à rejoindre son fils dans le drame intime qu'il traverse. Les seconds rôles masculins ne sont pas en reste : Kevin Janssens, en père de Rémi et Igor Van Dessel, en grand frère protecteur de Léo, donnent aux hommes cette virili-

té empreinte de tendresse et de fragilité, si chère au réalisateur.

Après l'hiver, le printemps revient, comme une nouvelle naissance. Le film évoque aussi la façon dont Léo va se reconstruire, seul, sans son ami à ses côtés. Comment traverser la culpabilité de l'avoir rejeté ? Avec subtilité, le film parle de sujets qui toucheront inmanquablement toutes les générations.

Close est de ces œuvres marquantes qui font aimer le cinéma, parce qu'on y vit des émotions intenses, parce qu'on est ébloui par la beauté des images, et parce qu'on ne peut que tomber sous le charme de ces personnages attachants. ■



Close, de Lukas Dhont, en salle dès le 02/11.



L'ARME ULTIME

Le 13 novembre 2015, Antoine Leiris perd sa femme, Hélène, dans les attentats du Bataclan à Paris. Pour survivre et combattre le terrorisme, il ne possède que deux armes : sa plume et son amour. Le lendemain du drame, il écrit une lettre bouleversante, relayée sur les réseaux sociaux plus de 200.000 fois. Il trouve les mots justes : « *Vous voulez que j'aie peur,*

que je sacrifie ma liberté pour la sécurité ? Vous n'aurez pas ma haine. » Après avoir été adapté pour le théâtre, ce texte est à présent sur grand écran. C'est un film qu'il faut voir pour apprendre à ne jamais faire le jeu des terroristes, en basculant dans la terreur, et en leur offrant la haine, comme un trophée.

Vous n'aurez pas ma haine, de Kilian Riedhof, en salle dès le 16/11.

ÊTRE NOUNOU CHEZ LES BOBOS

Ce film drôle traite d'une problématique sociale : le sort précaire des nounous dans les quartiers bobos de Paris. Angèle, jeune Ivoirienne, s'en est toujours sortie grâce son culot et sa tchatte. Engagée comme nurse, découvrant ses conditions de travail, elle prend les choses en main.

Les femmes du square, film de Julien Rambaldi, dès le 16/11.

Un univers pixellisé

LES CUBES ENVAHISSENT LE MUSÉE

José GÉRARD

Depuis 2003, Invader, un artiste contemporain issu du street art qui, comme le célèbre Banksy, a toujours souhaité garder son identité secrète, utilise des Rubik's Cubes pour réaliser des tableaux ou sculptures. L'exposition organisée en ce moment au MIMA, le Millenium Iconoclast Museum of Art de Bruxelles, rassemble cent-cinquante œuvres conçues selon cette technique, sur les quatre cents existantes. Une occasion unique, donc, d'approcher les panneaux de tout près et de se faire une idée de la créativité de l'artiste.

LE PIXEL POUR PALETTE

L'artiste s'est fait connaître en donnant dans son art corps au pixel, le petit carré coloré qui constitue la base d'une image numérique. Depuis la fin des années 90, Invader envahit clandestinement les rues du monde entier avec des mosaïques constituées de carreaux de céramique. Considérant que les musées et les galeries d'art ne sont pas accessibles à tous, il installe son travail dans des espaces publics, le rendant visible au plus grand nombre. Ces œuvres semblent tout droit sorties d'écrans d'ordinateurs et rappellent l'esthétique des premiers

jeux vidéo. On en compte aujourd'hui plus de quatre mille disséminées dans quatre-vingts villes autour du globe : Tokyo, Hollywood, sommet de la tour Eiffel, désert tunisien, fonds marins de Cancún... Et même dans l'espace, puisqu'une de ses créations est embarquée à bord de l'ISS d'où elle fait seize fois par jour le tour de la Terre.

En 2003, Invader introduit dans ses compositions des références à un objet culte : le Rubik's Cube. Un an plus tard, il réalise *Rubik Space One*, une petite sculpture composée de neuf cubes. C'est le point de départ du mouvement que l'artiste baptise "Rubikcubisme", clin d'œil au cubisme de Picasso et Braque. Il se donne ainsi un cadre créatif ou un vocabulaire fait des possibilités du Rubik's Cube, c'est-à-dire des unités de neuf carrés, composées de six couleurs de base. Ne dit-on pas souvent que la contrainte suscite la créativité ? Cela peut paraître très limité, mais la théorie mathématique combinatoire révèle que le nombre de positions possibles du cube est de plus de quarante-trois milliards de milliards ! Un ordinateur qui imprimerait toutes les combinaisons au rythme de cent par seconde mettrait près de quatorze milliards d'années à effectuer sa tâche. Cela constitue une palette somme toute pas si limitée.

POINTS COLORÉS

Le résultat ressemble donc à une image numérique agrandie fortement, où apparaissent clairement les points colorés dont elle est constituée. Une œuvre d'Invader exige de s'éloigner de celle-ci et de trouver la bonne distance à laquelle le sujet représenté se révèle. Dans une moindre mesure, c'est un peu ce qui se passe vis-à-vis d'une toile impressionniste ou pointilliste.

Invader réalise ses œuvres selon différentes thématiques, bien représentées dans l'exposition bruxelloise. La première série multiplie les *Rubik Bad Men*, c'est-à-dire des portraits de "vilains", qu'ils soient réels, comme *Carlos* ou *Al Capone*, ou issus de la fiction, comme *Maléfique*. Une deuxième reprend et détourne des tableaux célèbres de l'histoire de l'art. Le visiteur pourra ainsi contempler la version Rubik de *L'origine du monde* de Gustave Courbet, *La grande odalisque* d'Ingres ou encore *Les demoiselles d'Avignon* de Picasso.

Avec la série des *Rubik Low Fidelity*, l'artiste passionné de musique décide de transposer les images de ses albums préférés dans son univers *rubikcubiste*, avec des pochettes de disques de *Lou Reed*, *The Cure* ou *Queen*. Réduites à des carrés de six couleurs seulement, elles se voient d'une certaine manière "appauvries", d'où le terme choisi de *low fidelity*, faisant allusion à la *high fidelity* des 33 tours, platines ou haut-parleurs d'hier. Pour réaliser ses panneaux, Invader a déjà utilisé plusieurs dizaines de milliers de cubes. Pour les premières œuvres, il faisait le tour des brocantes. Quand sa démarche s'est systématisée, il est passé aux magasins de jouets, puis

Portées & Accroches

ART FLAMAND

Après dix ans de travaux de rénovation et d'agrandissement, le Musée des Beaux-Arts d'Anvers a rouvert ses portes le 24 septembre dernier. Plus grand musée d'art de Flandre, il abrite une collection exceptionnelle que les visiteurs peuvent désormais admirer dans une nouvelle scénographie. Parmi les trésors : des pièces maîtresses des primitifs flamands et du baroque anversoïse, ainsi qu'une importante collection d'art moderne, avec James Ensor, Rik Wouters, Henri de Braekeleer ou René Magritte.

MBA, Leopold de Waelplaats 2, 2000 Antwerpen.
kmska.be/ff/

AUX ORIGINES DE L'ART

L'espace muséal d'Andenne accueille l'exposition *Les secrets de la grotte Chauvet*. Quinze mille ans avant Lascaux, cette grotte en Ardèche abrite des peintures et gravures qui sont peut-être les plus vieilles au monde. Elles datent d'environ 36.000 ans. Grâce à la photo 3D, un parcours immersif permet d'explorer les figures animales, les mains, les signes abstraits, comme si on y était. Avec un parcours spécialement conçu pour les enfants et les familles.

EMA, promenade des Ours 37, 5300 Andenne ma-di 10-18h → 08/01/2023 exepochauvet.be/



© Invader et MIMA

Invader, l'artiste de rue français, propose cent-cinquante tableaux réalisés uniquement à l'aide de Rubik's Cubes. Cette exposition originale d'art contemporain est à voir au MIMA à Molenbeek

ŒUVRES PIXELISÉES.

Trouver la bonne distance pour que se révèle le sujet représenté.

aux grossistes. Aujourd'hui, s'il prend toujours du plaisir à faire tourner les faces de ses cubes, il a plusieurs assistants qui s'en chargent pour lui.

UN LIEU CHOISI

Il peut être étonnant de voir un artiste de rue intégrer un musée. Comme si sa production était double : les mosaïques pour les murs des villes et les panneaux rubickcubistes pour les musées et galeries. Mais la réalité est moins tranchée, puisqu'il lui arrive de coller des cubes directement sur l'espace public... et de réaliser des œuvres en carreaux de céramique pour une exposition. En outre, le MIMA est un musée un peu particu-

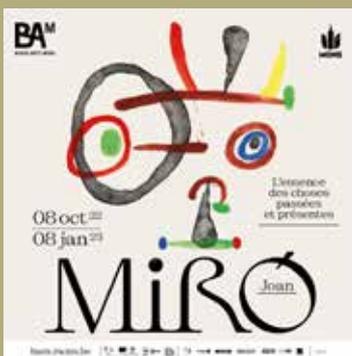
lier. Non seulement il est dédié à l'art actuel, et en particulier aux arts urbains, mais il se situe à Molenbeek, le long du canal. Un environnement bien différent du Mont des Arts, par exemple, et qui a fait sa renommée mondiale pour des raisons fort éloignées de l'art contemporain. Il est d'ailleurs significatif de noter que le MIMA a ouvert ses portes en 2016, un mois à peine après les attentats de Bruxelles.

Pour l'artiste, y exposer est aussi une autre manière de se rapprocher du public, et en particulier d'un public qui ne fréquente guère les institutions culturelles. Installé dans une ancienne brasserie, le musée se donne pour projet, depuis les origines, d'exposer

la jeune génération qui transgresse les genres artistiques et vise un public nouveau, familier des smartphones et des milliers d'images digitales quotidiennes.

Il est vrai qu'il s'agit d'un art contemporain facilement accessible. Même un enfant comprend vite le principe de ces images. Et pas besoin de longues théories esthétiques pour décrire l'univers pixellisé et sa référence au monde actuel. Il n'en reste pas moins que les œuvres invitent le spectateur à aller plus loin et à s'interroger sur le rôle de figures iconiques comme des footballeurs ou des chanteurs, mais aussi sur la place des images aujourd'hui par rapport à d'autres formes de langage. Enfin, comment ne pas s'interroger, après la visite, sur la notion même d'art... Une expo susceptible donc de retenir l'intérêt des amateurs d'art actuel comme d'un public familial. ■

Invader Rubickcubist, MIMA, quai du Hainaut 41, 1080 Molenbeek. Jusqu'au 08/01/2023. Me-ve 10-18h / Sa-di 11-17h www.mimamu-seum.eu



MIRO A MONS

Ses tableaux et sculptures aux couleurs vives font partie de ces images familières. L'artiste espagnol Joan Miro a les honneurs d'une grande rétrospective au BAM de Mons. Sa dernière exposition en Belgique datait de 1959 au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Au travers de plus de cent peintures, gouaches, dessins, céramiques ou sculptures, le visiteur pourra parcourir

l'ensemble de la carrière du Catalan. Une œuvre pleine de vie et de vibrations, depuis ses premières toiles assez conventionnelles, jusqu'aux paysages fauves et à l'abstraction, plus d'un demi-siècle d'expérimentations qui revisitent l'histoire de l'art. Une expo à ne pas rater !

Joan Miro, BAM, rue Neuve 8, 7000 Mons ma-di 10-18h → 08/01/2023 www.bam.mons.be

LENORMAN DE RETOUR

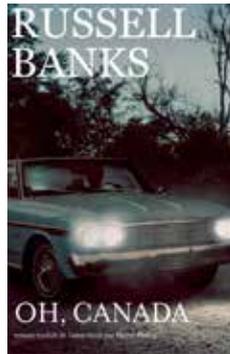
Seuls les plus de 60 ans le savent, mais Gérard Lenorman était une énorme vedette dans les années 70, additionnant les tubes comme *Les matins d'hiver*, *Quelque chose et moi*, *Si tu ne me laisses pas tomber*, *Voici les clés*, *Si j'étais président* ou *La ballade des gens heureux*. Il est sur scène à Uccle.

Centre Culturel d'Uccle, rue Rouge 47 sa 12/11 20h30 www.ccu.be/

Les roueries de la mémoire

LE SCÉNARIO D'UNE VIE RÊVÉE

Christian MERVILLE



Peut-on raconter sa vie ? Et qu'est-ce qui nous pousse à le faire ? Dans son dernier livre, *Oh, Canada*, Russel Banks explore ce domaine étrange des souvenirs qui trament le récit de toute existence.

« **A**u souvenir de qui je fus, je vois un autre/Et le passé n'est le présent qu'en la mémoire/Qui je fus est un inconnu que j'aime/ Et qui plus est, en rêve seulement. » (Fernando Pessoa) Cet exergue que Russel Banks a choisi pour introduire son nouveau livre, *Oh, Canada*, lui donne son ton particulier et le résume parfaitement. Il permet aussi au lecteur de mieux se situer dans ce roman flamboyant et méditer sur le récit de sa propre vie quand arrivera le crépuscule des jours.

LA VIE COMME MALENTENDU

Tout se passe dans une maison cossue d'un quartier huppé de Montréal où habite Léonor Fife, un documentariste engagé, renommé et reconnu par le grand public. Tout le monde pense qu'il a jadis quitté les États-Unis et émigré vers le Canada pour échapper à la conscription qui l'aurait mené à combattre au Vietnam. Soixante mille jeunes de sa génération ont déserté

de cette manière. Il a d'ailleurs été leur porte-parole à travers son œuvre. Pourtant, ce n'est pas vraiment cet engagement qui l'a conduit là où il vit, mais bien les aléas de sa vie. « *J'ai été victime des circonstances* », avoue-t-il. Son existence a été rocambolesque, faite de compromissions, de petites trahisons, de lâchetés et de faux-fuyants. S'y croisent des anonymes, ou non comme Joan Baez et Bob Dylan, des amours de passage, des amitiés furtives, des traces de rencontres et de voyages hasardeux, des engagements ponctuels et des fuites peu courageuses.

C'est une circonstance particulière qui le pousse à revenir sur son passé. En effet, Malcolm, l'un de ses anciens élèves, désire réaliser un reportage sur son maître et l'interroger sur sa carrière en recourant à un procédé qu'il a lui-même imaginé et tant utilisé : fond noir et l'interviewé face caméra, éclairé seulement par une lumière crue. Il accepte donc de se soumettre à ces ultimes moments qu'il veut de vérité où, pense-t-il, il pourra enfin « *parler comme il en a envie* ».

HORS DE VUE

Mais que reste-t-il de soi quand la fin de vie est là ? Quelle est l'urgence de dire enfin sa vérité à soi-même et à ceux et celles qui sont les plus proches ? Où est la vérité lorsque les souvenirs se mélangent et s'évanouissent à cause de la mémoire qui s'embrouille par la force de l'âge ou sous l'action des médicaments ? En transmettre les traces malgré les roueries de la mémoire est, au cœur d'une vie, ce qui reste de plus fort et de plus vrai. Le personnage connaît bien les rouages du média à qui il se confie puisqu'il « *a passé la plus grande partie de sa vie d'adulte derrière la caméra, hors de vue, posant des questions puis enlevant ses questions au montage pour laisser seulement les mots qu'il voulait qu'on entende et les images qu'il voulait qu'on voie* ».

Le lecteur se rend rapidement compte qu'il a une autre idée en tête en exigeant impérativement la présence de sa femme afin qu'elle puisse entendre ce qu'il va dire. Non pas à travers une juxtaposition de propos retenus par un réalisateur, mais en vrai et en vrac. Le tournage devient donc très vite une confession intime pour un être aimé et ses confidences forment une longue déclaration d'amour à celle qu'il a tenté de toujours aimer. Ultime tromperie de sa part ou tentative d'écrire une dernière fois un scénario d'une vie vécue ou rêvée ?

« *Ça vous paraîtra de la fiction, comme si j'inventais presque tout, mais ça ne me dérange pas. Je me fous de ce que vous ferez de mon histoire une fois que j'aurai fini de la raconter. Je serai mort.* » À ce moment-là, quelle sera la vérité du film qui a été tourné autour de ses déclarations ? En sachant bien que tout ceci est un roman. Et où se niche la vérité d'un roman ? ■

Russel BANKS, *Oh, Canada*, Arles, Actes Sud, 2022. Prix : 23€. Via *L'appel* : - 5% = 21,85€.

Des livres moins chers à L'appel

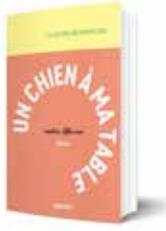


Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction. Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou téléphonez au 04.341.10.04. Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture. **Nouveau** : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet : www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -5 %** ». Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost). Je commande les livres suivants :

..... €
 €
 Total de la commande + frais de port : €
 Nom :
 Prénom :
 Rue :
 N° :
 Code Postal : Localité :
 Tél. : E-mail :
 Date : Signature :

Petits à lire



UN JOUR UN CHIEN

Sophie, romancière, et Grieg, son vieux compagnon bougon, vivent loin du monde qu'ils fuient consciencieusement. Un jour, une petite chienne dépenaillée et battue s'installe chez eux. L'animal aussi fuit le monde. À la faveur de ce cadeau venu d'on ne sait où et qu'elle surnomme Yes, Sophie répond la même chose à la vie et renoue avec un quotidien enchanté. Ce roman aux teintes autobiographiques, plein d'empathie et de connivence avec la nature, ouvre une fois de plus la porte de l'univers sauvage et terriblement humain de Claudie Hunzinger, l'auteur notamment de *Bambois* et *Les Grands Cerfs*. (Ch.B.)

Claudie HUNZINGER, *Un chien à table*, Paris, Grasset, 2022. Prix : 21€. Via *L'appel* : - 5% = 19,95€.



SOLITUDES ET MYSTÈRE

En hiver, un bateau va accoster au phare du Maiden Rock, au large des côtes des Cornouailles. Mais personne ne répond à l'appel, les gardiens qui devaient être relevés ont disparu. Ainsi débute une histoire de solitudes partagées, d'obsessions et d'isolement des hommes et des veuves qui ne peuvent tirer un trait sur cette tragédie. Elles sont accablées par le souvenir de leurs maris, leurs non-dits et le remords des paroles non prononcées. Un écrivain les approche pour tenter de percer le mystère. Les langues se délient, les secrets émergent et les tourments des personnages apportent à ce roman inspiré d'un fait réel une profonde atmosphère. (B.H.)

Emma STONEX, *Les gardiens du phare*, Paris, Stock, 2022. Prix : 23,10€ - 5% = 21,95€.



NEUF MOIS DE PROCÈS

Mille huit cents parties civiles, mille trois cents blessés, trois cent trente avocats, vingt accusés : le procès des attentats du 13 novembre 2015 à Paris, au Bataclan et sur les terrasses, qui ont coûté la vie à cent trente personnes, s'est tenu du 8 septembre 2021 au 29 juin 2022. Signé par un journaliste et un dessinateur, cet ouvrage grand format le suit au jour le jour avec une rigueur et une densité exceptionnelles. Il décrit précisément ce qui se passe dans le prétoire, rapporte les paroles des témoins, les interventions des magistrats, les réactions des accusés, et notamment de Salah Abdeslam. Un document pour l'Histoire. (M.P.)

Azzeddine AHMED-CHAOUCH et Valentin PASQUIER, *Dossier V13*, Paris, Plon, 2022. Prix : 25,90€. Via *L'appel* : - 5% = 21,95€.



ENQUÊTE FAMILIALE

Une carte postale anonyme, représentant un monument parisien photographié dans les années 90, arrive en 2003 dans la boîte aux lettres de la famille de l'autrice.. Au dos figurent quatre prénoms, ceux de ses grands-parents maternels et de deux de leurs trois enfants, tous morts à Auschwitz en 1942 et dont elle ignore tout. Elle est la petite-fille de Myriam qui y a échappé. La carte dort dans un tiroir pendant près de vingt ans, jusqu'à ce qu'à la faveur d'un repos de grossesse, Anne décide d'enquêter. Ce beau et passionnant récit illustre de façon poignante ce que signifie être le descendant d'une famille décimée par l'antisémitisme. (Ch.B.)

Anne BEREST, *La Carte postale*, Paris, Le Livre de Poche, 2022. Prix : 8,95€. Via *L'appel* : - 5% = 8,51€.



UNE PENSÉE LIBRE

Depuis bientôt quatre ans, Françoise Wolff a rejoint l'équipe des chroniqueurs de la rubrique "croire ou ne pas croire" de *L'appel* où elle fait entendre une parole issue de la laïcité. Dans ce recueil, elle a réuni ses rubriques. Elle y développe une pensée ouverte qui refuse tout dogmatisme, en faisant référence dans ses propos à la philosophie, aux récits religieux, mais aussi à l'Histoire et à la littérature. Il en émane une vision positive qui articule liberté individuelle et solidarité, où elle considère que les humains doivent accepter d'être des êtres « merveilleux et résilients, mais aussi imparfaits et fragiles ». (J.G.)

Josiane WOLFF, *Petits murmures entre colombe et doudou*, BoD, 2022. Prix : 15€. Via *L'appel* : - 5% = 14,25€. Trois semaines de délai.



« JE SUIS NÉ... »

Chaque chapitre de ce premier récit publié par un Belge de 82 ans commence par « *Je suis né* ». C'est parfois factuel : dans une cour d'école (où on l'appelle « *paletot* ») ; au bord d'un fleuve, habité par l'envie de partir. Parfois imagé : en 2018, à la fois dans un bistrot de village et dans une ville imaginaire ; au bout d'une corde, au dernier étage d'une maison de style gothique ; après « *mes* » funérailles. Parfois poétique : dans un rond de fumée ; avec une phrase pour tout bagage ; pour me poser des questions. Ce vagabondage littéraire invite à un étrange voyage dans un monde intérieur extrêmement singulier. (M.P.)

Didier DUMONT, *Je suis né comme un mourant*, Paris, Éditions du Canoé, 2022. Prix : 18€. Via *L'appel* : - 5% = 17,10€.

Notebook

Conférences

BRUXELLES. *Thierry Michel, de Charleroi à Kinshasa.* Avec Thierry Michel, cinéaste, le 14/11 à 20h30, Palais des Beaux-Arts, rue Ravenstein 23.

☎02.543.70.99

✉gcc@grandesconference.be



BRUXELLES. *Croire pour les nuls. Existeraient-ils des nuls ?* Avec Mark Butaye, le 12/11 de 10h30 à 13h30,

Forum Renaissance, avenue de la Renaissance 40.

☎02.743.09.60

✉forumrenaissance@dominicains.be

CHARLEROI. *Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères : l'idée de race dans l'œuvre de Voltaire.* Avec Valérie André, professeure à l'ULB, le 10/11 à 17h30, Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12

✉info@academieroyale.be

LIÈGE. *La vie spirituelle pour tous.* Avec Philippe Henne, dominicain, le 17/11, de 18h à 19h30, salle du Passage, Passage Charles Bury 2.

☎04.220.56.90

✉p.henne@precheurs.be

En raison de la covid-19, certains événements annoncés ci-dessous peuvent subir des modifications. Merci de bien vouloir vérifier avec les organisateurs mentionnés.



LOUVAIN-LA-NEUVE. *Multinationales au Sud, la fin de l'impunité ?*

Début d'un cycle de conférences : multinationales au Sud, devoir de vigilance, organisé par le CETRI (Centre Tricontinental), le 10/11, avenue Sainte-Gertrude 5.

☎010.48.95.60

✉cetri@cetri.be

NAMUR. *Huit mois après l'invasion massive de l'Ukraine par la Russie : bilans et perspectives.* Avec Aude Merlin, spécialiste de la Russie et du Caucase à l'ULB, le 10/11 à 14h, Maison de la Culture de Namur DELTA, avenue Fernand Golenvaux 18.

☎081.21.74.66 ☎0477.85.16.15

VERVIERS. *Des primates et des hommes : les challenges de la coexistence dans un monde en perpétuel changement.* Avec Fany Brotcome, maître de conférences à l'ULiège, le 14/11 à 20h, Centre culturel de Verviers, Espace Duesberg, bd de Gérardchamps 7C.

☎087.39.30.60 ☎087.32.53.94

Formations

BRUXELLES. *Cycle 2022 : Leading together.* Cycle de cinq conférences matinales en présentiel ou par Zoom, les 30/11 et 14/12, abbaye Notre-Dame de la Cambre, 1050 Ixelles.

✉info@leading-together.be

EN LIGNE. *Les Midis Vivre Ensemble : précarité alimentaire, droits ou sparadraps ?* Organisé

par Vivre Ensemble, le 22/11 de 12h à 13h30, inscription souhaitée. Le lien envoyé lors de celle-ci.

✉charleroi@entraide.be

LIÈGE. *Formation à l'écoute active.* Avec Xavier Lambrecht, formateur au vicariat de la Santé et au vicariat Évangile & vie, les 07/11, 21/11 de 9h à 16h, Centre diocésain de formation, ISCP, rue des Prémontrés 40.

☎04.220.53.73 ☎04.223.73.93

✉iscp@scarlet.be

✉accueil@espacepremontres.be

NAMUR. *Journée d'étude Trésors d'église.* Cette journée interrogera les enjeux de la valorisation du patrimoine mobilier exceptionnel des églises, le 18/11 de 9h30 à 16h30, L'Arsenal, UNamur, rue Bruno 11.

☎0478.44.76.64

LOUVAIN-LA-NEUVE. *Faire Église avec les personnes handicapées.*

Avec Talitha Cooreman, théologienne, auteure de Catéchèse et théologies du handicap, et Vincent Faber, théologien, responsable de la pastorale aux Chemins d'Ariane de l'IMS de Ciney, le 03/12 de 9h15 à 16h30, Auditoire Montesquieu 10, place Montesquieu. ☎0478.79.11.05

✉natacha.coosemans@eveche-tourmai.be

Retraites

AVE-ET-AUFFE (ROCHEFORT). *Vie et mort, une symbiose retrouvée, recouverte d'un voile ou omniprésente dans nos pensées, la mort fait partie de nos vies.* Avec Christine Gelders, du 04 au 06/11, rue de la Culée 1. ☎02.784.28.30

✉christinegelders@gmail.com

BRUXELLES. *Week-end Hérault*

du Grand Roi Jésus pour les 13-17 ans. Du 18 au 20/11, couvent Saint-Antoine, rue d'Artois 19.

☎02.517.17.80

✉bruxelles@franciscains.eu

MAREDSOUS. *Journée de préparation au mariage : réflexion et partage.* Avec François Lear et un couple accompagnateur, le 27/11, ab-

baye de Maredsous. ☎082.69.82.11

✉francois.lear@maredsous.com

RHODE-SAINT-GENESE. *Retraite : un corps à corps avec l'alphabet hébraïque.* Avec Marie Annet, responsable des Pèlerins Danseurs en Belgique, du 13/11 au 16/11, Centre Notre-Dame de la Justice, avenue Pré au Bois 9. ☎02.358.24.60

✉info@ndjrhode.be

WAVREUMONT. *Journée de partage : le bonheur, pour aujourd'hui ou pour demain ?* Destinée aux personnes séparées, divorcées, divorcées-remariées. Avec Jean-Michel Longneaux, philosophe, le 11/11, monastère Saint-Remacle.

☎0472.62.01.84

✉wavreumont11.11@gmail.com

Et encore...

BRUXELLES. *Comment une écologie extérieure (faite d'écogestes, de normes et lois environnementales...) peut-elle être complétée par une écologie intérieure ?* Avec Michel Maxime Egger, sociologue, organisé par le Centre Avec et le Forum Saint-Michel, le 09/11 à 20h, Forum Saint-Michel, bd Saint-Michel 24, 1040 Bruxelles.

✉info@centreaavec.be

BRUXELLES. *Balade à vélo : Lumière de Noël.* Laissez-vous éblouir par les lumières de cette période hivernale et festive de l'année, les 08 et 09/12 de 17h à 20h, Pro Vélo, rue

de Dublin 19.

☎02.502.73.55 ✉info@provelo.org

FLOREFFE. *Aux Ateliers du Savoir.* Film palestinien Erasmus in Gaza, avec Marianne Blume (Association Belgique-Palestine), le 16/11 à 10h, salle communale rue Joseph Piret 2-16.

☎0473.98.02.60

LIÈGE. *Visite guidée de la Collégiale Saint-Barthélemy et des Fonts baptismaux.* Toute l'année du lundi au samedi de 10h à 12h et de 14h à 17h, le dimanche de 14h à 17h, place Saint-Barthélemy.

☎04.250.23.72

✉michelle.delcourt@live.fr

MARCHIENNE-AU-PONT. *Festival musical (2 concerts).* Les 12/11 et 03/12 à 20h, église Notre-Dame de Miséricorde, place du Perron 31.

☎071.51.18.01 ☎0477.19.65.56

✉info@ammconcerto.org

NAMUR. *Namur houblonnée : sur les traces de nos ancêtres gaulois, partons à la découverte de notre patrimoine brassicole.* Le 6/11 de 14h30 à 16h30.

☎081.24.64.49

✉info@visitnamur.eu



SCRUY. *Fêtons ensemble saint Martin de Tours.* Avec une eucharistie festive, animation musicale années 60-70 par Le Trimarrant, le 11/11 à 17h, Prieuré Saint-Martin, place de l'église 2, 4557 Tinlot.

☎0479.66.54.05

✉myriam@prieure-st-martin.be

MALAISE ET INDIGNATION

Abonnée depuis plusieurs années, j'apprécie L'Appel qui s'est beaucoup amélioré. A la lecture de l'article [sur le Café Joyeux], j'ai ressenti un malaise, puis une injustice et ensuite une indignation. C'est pourquoi je souhaite m'exprimer sur le sujet des personnes atteintes de handicap mental, des ETA (Entreprises de Travail Adapté), et de leurs ancêtres, les Ateliers Protégés. Je pourrais vous parler de mon vécu et de notre vécu avec mon mari pendant longtemps. Je vais me contenter de vous suggérer de faire un autre article qui redonnerait de la valeur; tant aux "équipiers" et au personnel (...). Je vous propose de prendre contact avec l'ASBL "Hautes Ardennes" qui, depuis plus de soixante ans, a mis en place des projets innovants pour l'époque et continue encore aujourd'hui à réaliser de formidables initiatives pour ces personnes, quel que soit le niveau de leur handicap.

Marie-Hélène ARNOUX (par mail)

Merci pour votre fidélité. Nous prenons bonne note de votre réaction. Il n'entrait nullement dans nos intentions de dénigrer le travail des ETA. Il s'agissait juste de mettre en évidence que le choix du Café Joyeux était autre. Nous savons que ces structures font - elles aussi - un travail remarquable et que le souci du bien-être des équipiers et le dévouement du personnel y sont fondamentaux.

Stephan GRAWEZ, Rédacteur en chef-adjoint.

DIOCÈSE DE TOURNAI

Bonjour;

Concernant votre article Encore des pratiques cléricales de Jacques Briard. Étonnant de trouver un article sur notre diocèse dans votre revue. C'est super; merci. (...) Dans votre article, on peut lire : « De telles interventions autoritaires et cléricales se présentent malheureusement partout. » Je peux ajouter : partout en diocèse de Tournai. La seule obsession de notre évêque Guy Harpigny est la rénovation de "sa" cathédrale. Il est prêt à sacrifier toutes les communautés, toutes les paroisses, tous les lieux de culte pour que l'argent public aille principalement à Tournai. Ici (Unité pastorale des Prieurés), nous en avons une "bonne" expérience. La bonne nouvelle, c'est qu'on peut contrer l'évêque et ses sbires !

En m'opposant à la démolition des lieux de culte de notre entité et en dénonçant les pratiques (en tant que conseillère communale), je suis parvenue à inverser la tendance et, avec la collaboration de fabriciens, toutes les églises ont finalement été rénovées, quasi entièrement sur sept ans. Encore faut-il que nos églises soient ouvertes. (...)

Bien à vous,

Annie AERTS-COTTON

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 35 €

À verser au compte : BE32-0012-0372-1702

BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège

Tél/Fax : 04/341.10.04

Site web : www.magazine-appel.be

Soit 3,5 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditrice responsable
Florence VANDERSTICHELEN

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Dominique
COSTERMANS, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Thierry MARCHANDISE, Christian
MERVEILLE, Gabriel RINGLET,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET.

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

www.magazine-appel.be

<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineappel>

5 novembre 2022

LA THEOLOGIE PAR LES PIEDS

L'année dernière, une assistance nombreuse prenait part à la première journée « Théologie par les pieds », avec les ami.e.s de Jean-François Grégoire, Thierry Tilquin et Jean-Louis Undorf, pour un temps d'hommage et de réflexion.

Suite à cette première prise de contact, encore marquée par le Covid, une deuxième journée est proposée Le 5 novembre 2022, autour du thème

Même pas peur... Et si les peurs ouvraient d'autres chemins ?

L'anxiété climatique, la peur de l'autre, les craintes pour la santé ou devant la mort et d'autres peurs encore interpellent nos évidences et nous mettent au défi pour une action solidaire.

Nous les aborderons à partir des expériences de vie et de terrain, par les pieds, en alternant des apports et la réflexion en petits groupes.

Guillaume Lohest, Président des Equipes populaires, donnera l'écho d'une enquête du mouvement sur les peurs, un processus entamé en 2018.

Ignace Berten, dominicain, auteur du récent ouvrage *Quand la vie déplace la pensée croyante. Mémoires d'un théologien* (Cerf, 2021), nous proposera quelques clés pour faire le lien entre les situations vécues et des alternatives de foi, de conviction et d'action.

Des acteurs de terrain témoigneront de leur changement de regard et donc d'action, qui pourrait inspirer le nôtre.

Infos pratiques

Où ? Collège Notre-Dame de la Paix
Place ND de la Paix, 5 – 5101 Erpent (Namur)
Parking disponible – transport en commun :
Gare de Namur – Bus ligne A à 8h45

Quand ? Le 5 novembre 2022 : 9h30 – 16h30

Prix : 20 €, lunch et boissons compris.
À payer sur place.

Inscription : Au Cefoc, de préférence par mail :
info@cefoc.be - 081/23.15.22
avant le 19 octobre 2022

Si vous êtes sensible à la pérennisation de ce projet de Théologie par les pieds, l'équipe-pilote fait appel à votre soutien financier : BE76 0012 0168 4395 de la Focap, avec la mention soutien TPLP. Merci beaucoup !

Si vous voulez retrouver les traces de la journée du 13 novembre 2021, rendez-vous ici : <https://www.cefoc.be/-Theologie-par-les-pieds-13-11-2021->